
CHOLMONDELEY LIBRARY
Case
11
Shelf
11
no
19



L'ECUMOIRE,

HISTOIRE JAPONOISE.

Par Mr. DE CREBILLON *le Fils.*

TOME SECOND.



A LONDRES,

Aux dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXXXV.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

TAN-

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.

LE Prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, se crût à la fin de ses malheurs, quand il

il se vit si près de posseder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit auprès d'elle, outre les desirs dont on est animé auprès de ce qu'on aime, cette fureur de jouïr, cette ardeur inquiete que l'on sent pour un bien dont on se voit maitre, après des traverses qui faisoient craindre de ne le posseder jamais. Au milieu des plus vifs transports, le souvenir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvé si triste, lui faisoit craindre pour la seconde un sort aussi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'esprit, & moins il savoit de quelle maniere elle exerceroit sa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais moderément,

ment, contre Barbacela: Voyez, difoit-il, à quoi me fert fa protection! Elle me donne une Ecumoire, c'eft, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le Deftin me prépare; & c'eft précifément la fource de tous ceux qui m'accablent: fans elle, je n'aurois pas fâché Concombre; & au-lieu de me foulager, elle me laiffe là. Voilà une belle façon de proteger! Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens, quand je n'aurai plus befoin de fon fecours.

Pendant qu'on deshabilloit la Princeffe, il faifoit toutes ces réflexions. Enfin il penfa tant aux Fées, qu'il fe fouvint de la Fée au Chaudron. Sur le champ, il courut à fon Cabinet, voir fi elle lui avoit tenu

parole ſur l'Eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une : Mais non, dit-il après, je n'ai beſoin auprès de Néadarné, que de ſes charmes ; cependant la force de cette Eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choſes étonnantes : ſi c'eſt une ſupercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles ? D'ailleurs Néadarné, à qui je n'ai que faire de découvrir ce ſecret, ne s'en eſtimera que davantage ; & ſans compter l'idée qu'elle ſe fera de moi, il eſt toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ſes appas : de façon ou d'autre,

tre, l'amour y gagne ; & quoi que m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécens, je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raisons lui paroissant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoîffée, & rentra dans l'Apartement de la Princesse, comme ses femmes en sortoient.

Néadarné, accablée d'une douce langueur, l'attendoit ; & Tanzaï pressé de se rendre heureux, ne la fit pas longtems attendre. Néadarné, déja accoutumée à se trouver entre les bras du Prince, fit pour cette fois plus valoir sa tendresse, que sa modestie. Agitée des plus ardens transports, elle livra tous ses charmes à son Amant, qui, dans un

plus grand deſordre qu'elle-même, s'amuſa moins à les conſiderer que la premiere fois. L'amour, dans les tendres careſſes qu'il leur inſpira, ne leur laiſſa pas la faculté de parler; à peine leurs ſoupirs pouvoient-ils ſe faire un paſſage. Au milieu de tant de plaiſirs, Tanzaï en chercha de plus grands; tous deux enfin poſſedés d'une douce fureur, l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle ſe plait encore à augmenter, ſe livrerent à leur yvreſſe. Les cris douloureux de Néadarné, & la réſiſtance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent; quelques inſtances qu'elle lui fît, quelques larmes qu'elle verſât, il ne ſongeoit qu'à achever ſon triomphe: il auroit

roit été inflexible, si Néadarné enfin évanouïe de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût allarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne songea qu'à la secourir; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait, l'obligerent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'interessoit le plus! C'est pour ce séjour enchanté un changement si singulier, qu'il ne faut pas s'étonner si le Prince en fut surpris. La Princesse, le voyant interdit,

lui en demanda la cause. Tanzaï, pour toute réponse, lui prit la main, & la lui porte où il regardoit. Ah Ciel! s'écria-t-elle, la maudite Fée se venge aussi de moi! Cher Prince, sous quels auspices notre union a-t-elle été formée! Mais, comment ce malheur est-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit si peu à faire, que ce n'est pas là que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je suis! continua-t-il, d'éternels obstacles s'opposeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc privé pour jamais du plaisir de vous posseder! Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remede, n'y en auroit-il pas pour le mien? Je consens, reprit Tanzaï, que cette espe-

esperance me reste: mais en me faisant entrevoir un bonheur à venir, détruisez-vous ma peine présente? Ne me serai-je trouvé tant de fois sur le point d'être heureux, que pour sentir plus vivement l'impossibilité de le devenir? Ah Prince! reprit Néadarné, pensez-vous que cet accident ne soit rien pour moi? Ma tendresse ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être, qu'à vous-même? Croyez-vous qu'il ne me soit pas bien sensible, que mon amour ne vous refusant rien, le vôtre ne vous offrant pour toute félicité que celle qui nous manque, les obstacles les plus cruels fassent évanouïr nos plaisirs?

Le reste de la nuit se passa, soit en discours, soit en tentati-

ves inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment ce que le Prince offroit à ses yeux, avoit pu autrefois disparoitre; & le Prince, qui se souvenoit de ce que Néadarné lui avoit laissé voir, au desespoir qu'il n'en restât rien, faisoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'Eau de Santé qu'il avoit bue avec l'idée de la mieux employer, faisoit des effets étonnans; & sans les secours de Néadarné dont la compassion le secouroit tant bien-que mal, il se seroit sans doute mal trouvé d'en avoir tant pris: d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle situation, il lui restât des ressources.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Tanzaï, qui avoit été af-

affligé ſans moderation de ſon infortune, ſupporta aſſez patiemment celle de Néadarné. Il l'adoroit, mais il ſe voyoit des motifs de conſolation que la premiere fois il n'avoit point eus. Il avoit réſolu de ne lui pas être infidele, lui dût-elle être inutile toute ſa vie: mais il étoit bien aiſe d'avoir de quoi le devenir, & que la Princeſſe ne pût pas attribuer ſa conſtance à l'impoſſibilité de faire autrement. Ce ſentiment étoit délicat, mais je ne ſai, ſi dans la ſuite, il ne ſe ſeroit pas trouvé de difficile exécution. Néadarné, de ſon côté, étoit dans un deſeſpoir qui éclatoit malgré ſa contrainte. Que fera au Prince, diſoit-elle en elle-même, ma fidélité, & quel gré pour-

ra-t-il me ſavoir de n'en aimer point d'autre que lui? Qui me répondra même que tant d'événemens ſiniſtres ne le déterminent pas à m'abandonner, & qu'il ne me faſſe pas reſponſable de la colere de l'abominable Concombre? Helas! quel ſort eſt le mien! Je craignois, lorſque je pouvois ſatisfaire ſa tendreſſe, que ſon amour ne s'éteignît; & je tremble à préſent que rebuté par tant d'obſtacles, il ne m'ôte à jamais ſon cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées, lorsque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le Peuple fût inſtruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver ſon Pere, & de conſulter avec lui, ſur les moyens quon pour-

pourroit mettre en œuvre pour desenchanter la Princeſſe.

CHAPITRE II.

Ce qui fit que le Prince ſe fâcha.

LE Roi dormoit profondément, lorsque le Prince alla tirer ſes rideaux. Eh double Singe! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il eſt? Eſt-ce à vous à me réveiller? que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné? A votre place... Oh! à ma place, répondit bruſquement Tanzaï, vous vous ſeriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Eſt-ce

que vous feriez mécontent de la Princesse ? reprit le Roi : tout au moins, bien élevée comme elle a été, elle est équivoque. Eh de par la queue sacrée ! dit le Prince impatienté, il n'est pas question de cela. Néadarné n'est rien, ce que je suis est inutile pour elle, la porte des plaisirs est murée. O Ciel ! que m'apprenez-vous ? s'écria le Roi : assemblons le Conseil. Eh mon Pere ! repliqua Tanzaï, que nous dira-t-il ce Conseil ? Votre Secretaire voudra faire des incisions ; & Saugrénutio ordonnera que l'on consulte le Singe. Ce dernier parti me semble le meilleur ; mais, il suffira que le Singe soit consulté à huis clos, & je ne prétens pas que l'on soit informé de ce malheur ;

nous

nous deviendrions enfin les objets de la dérision publique. Faites avertir le Grand-Prêtre, nous nous rendrons *incognito* au Temple ; nous nous sommes assez bien trouvés du premier Oracle, pour recourir à un second. Je ne serois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné feroit un songe ? Quoi qu'il en soit, dit le Prince, tâchons de le lui épargner. Je sai que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à lecher l'Ecumoire ; mais comment le lui persuader? Rien ne le gagne, & la violence nous est défendue.

Saugrenutio, que le Roi avoit fait

fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déja prévenu, lui avoit dicté l'Oracle qu'il devoit rendre, & il étoit aſſez inutile que le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller ſur le champ au Temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'Oracles en Ville. Ils s'y transporterent auſſi-tôt, & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet Oracle en Proſe, afin qu'on l'entendît mieux :

La Princeſſe ne ſe reverra dans ſon premier état, que le grand Génie Mange-Taupes n'en ait diſpoſé ſelon ſa ſainte volonté.

Selon ſa ſainte volonté ! s'écria le Prince transporté de rage : je ne croi pas que cela

arrive

arrivé jamais. Bon! dit le Roi, vous vous allarmez toujours: voilà comme vous étiez avant que de partir; cependant, que vous eſt-il arrivé? Savez-vous quelle ſera la volonté du Génie? D'ailleurs, quand elle ſeroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y ſoumettre, que de voir Néadarné reſter toujours ce qu'elle eſt? Non, il ne le vaut pas mieux, dit le Prince, & j'aime mieux une fois pour toutes, que Néadarné me ſoit inutile à jamais, que de paſſer entre les bras d'un autre. Fauſſe délicateſſe! reprit Saugrénutio: car au fond, cela ne revient-il pas au même? Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe! s'écria Tanzaï, mêlez-

vous de vos affaires : si l'on envoyoit la Prêtresse, votre concubine seulement, où l'on envoye ma femme, vous seriez peut-être aussi fâché que moi. Laissez-le crier, dit le Roi, & instruisez-moi. Qu'est ce que ce Mange-Taupes ? je ne croi pas de ma vie en avoir entendu parler. C'est, répondit Saugrénutio, un Génie puissant, proche parent de Concombre; sans doute il aura épousé sa querelle. Il est d'un tempérament fort amoureux, & l'Ile Jonquille où il fait sa demeure ordinaire, n'est qu'un Serrail composé des plus belles personnes de l'Univers. Toutes celles qui ont affaire à lui, sont obligées de passer une nuit au moins dans son Palais. On ne sait, à vrai dire, ce qu'elles y

font;

font; mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en font revenues, c'eſt le Génie du monde le plus reſpectueux. Votre Majeſté ſent bien ce qu'on en peut croire; cependant les maris ont le plaiſir de reſter toujours dans le doute: en pareil cas, c'eſt une reſſource. Il eſt vrai, interrompit Tanzaï, qu'elle eſt ſatisfaiſante; mais je vous jure que je n'en aurai pas beſoin. Il ſe peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moyen preſque ſûr de le calmer; plus on lui apporte de Taupes, plus il eſt indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaiſie d'en manger lui eſt venue, c'eſt aujourd'hui la ſeule choſe dont il faſſe cas. Nous aurons heureuſement dequoi le ſatisfaire, dit

dit le Roi, & cela me fera plaiſir auſſi; mes jardins ſont déſolés par les Taupes, & le Royaume a le bonheur d'en produire prodigieuſement. Je vais dès ce jour, faire publier une Ordonnance par laquelle il ſera enjoint à chacun de mes Sujets d'en apporter au moins dix. Mais, par où va-t-on à cette Ile Jonquille? Par la route que Son Alteſſe a priſe, continua Saugrénutio; pourvu qu'après la Forêt, il ait ſoin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, eſt fort inutile, Néadarne ne ſortira pas du Royaume, & ce n'eſt point pour la voir Maitreſſe de Mange-Taupes que je l'ai épouſée. Répudiez-la donc, reprit le Roi, puiſ-

puisqu'aussi bien nos Loix vous y contraindroient si la Princesse, au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au Royaume. Cette derniere raison fit taire le Prince, il se rendit enfin. L'on résolut de ne découvrir à personne le sujet du voyage, & de ne differer le départ qu'autant de tems qu'il faudroit pour emporter toutes les Taupes du Païs. Ne craignez rien, dit Saugrénutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je suis certain après ce signe, que le voyage sera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la Princesse. Il a une aversion naturelle pour les gens destinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont essuyé. Il vient pourtant, dit le Prince, de

de vous en faire autant qu'à moi; je croi que ce ſigne ne veut rien dire: mais, ſortons de ce Temple, & retournons auprès de Néadarné, lui annoncer le voyage.

Tanzaï, & ſon pere, de retour au Palais, trouverent Néadarné fort inquiete; elle le fut bien plus, quand le Prince lui apprit l'Oracle, & le projet du voyage. Il eſt inutile, dit-elle à ſon époux, que nous quittions ce Palais, je ſerois dans l'Ile Jonquille comme ici: Moi! entre les bras d'un autre que vous! ne le croyez pas: je reſterois plutôt toute ma vie comme je ſuis, que de regarder ſeulement ce Génie. Eh! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi: ne pleurez point

point, Saugrénutio assûre qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut, un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contents. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à son Pere, les apprêts de notre départ : je vous demande pardon, mais j'ai l'esprit si peu tranquille, que je ne puis me charger de ce soin. Le Roi partit, & laissa Tanzaï essayer inutilement, s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voyager.

CHAPITRE III.

Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.

LE Prince, voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Néadarné; l'un & l'autre trainant à leur suite vingt Chariots au moins, chargés de Taupes. Ni l'un ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï, qui adoroit Néadarné, ne supportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre; & Néadarné, qui n'avoit pas pour le Prince des sentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit son

ſon changement qu'à une choſe, dont ſon amour & ſa délicateſſe lui faiſoient une image affreuſe. Ils avoient déja fait pluſieurs journées que leurs careſſes avoient abregées, lorſqu'ils parvinrent dans une prairie ſi variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princeſſe fatiguée de ſa marche, y fit tendre ſes pavillons, ſur les bords d'un ruiſſeau qui en embelliſſant ces lieux, y répandoit une fraicheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruiſſeau endormit les deux Amans, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï ſe fut repoſé quelques heures ſur le ſein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla ſe promener autour de ce même ruiſſeau qui

formoit des méandres infinis: & il étoit occupé à se plaindre en lui-même de la bizarrerie de son sort, lorsqu'une Taupe qui sortit brusquement de dessous terre, interrompit sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de Taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle que le hazard lui offroit. A peine l'eut-il prise qu'il lui trouva une peau si douce, tant de graces, de si beaux yeux, chose si rare aux Taupes, qu'il n'y avoit peut être dans l'Univers que celle-là qui en eût, que mû de compassion, il voulût d'abord lui rendre la liberté; puis, par un sentiment plus délicat, il aima mieux qu'el-

qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il la porta donc au Pavillon.

Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre : assurément, ce n'est pas là une Taupe ordinaire. Ah qu'elle est belle ! s'écria Néadarné : quoi ! voudriez-vous la livrer au Génie ? Son sort dépend de vous, reprit-il, & je souscrirai à tout ce que vous en ordonnerez. Je la garderai donc, dit Néadarné. Qu'elle est belle ! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la caressoit : je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi-même, je suis peut-être la seu-

le femme au monde, qui ait une Taupe ſi merveilleuſe: la mienne ne me quittera jamais. Les femmes ſe prennent ſouvent de paſſions violentes, ſans trop ſavoir pourquoi; & communément, plus les objets qui les frappent ſont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui ſe prit pour ſa Taupe d'un amour ſi vif, que ſi un quart d'heure après, il l'avoit fallu ſacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé. On ne doit point pour cela, avoir mauvaiſe opinion de Néadarné: on avance, ſans doute, ceci témérairement; lès femmes Chéchianiennes ne reſſemblent peut-être pas en fantaiſies, à celles

du

du réſte du monde. La Princeſſe, épriſe de ſa Taupe, lui fit mettre un colier, & la tint en leſſe tant qu'elle ſe promena dans la prairie, ſans que cet animal témoignât jamais aucune envie de ſe remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans ſon Palanquin, lorſqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzaï juſques à ſe faire une querelle aſſez vive, de ce qu'il ne la careſſoit pas aſſez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompue par aucun événement, on découvrit la Forêt. Tanzaï, qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chaudron, ne put s'empêcher de ſoupirer en ſongeant à l'avanture funeſte dont cette rencontre avoit été ſuivie.

Auſſi-tôt, & ſuivant le conſeil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche. Il ſe ſentoit le cœur dans ce ſerrement cruel, qui nous ſaiſit à l'approche d'un malheur: C'eſt donc bientôt, dit-il à Néadarné en ſoupirant, que je vais vous quitter? C'eſt donc moi, qui vous aimant éperdument, vous remets preſque entre les bras d'un autre? Un ſort cruel m'y contraint; ah! la néceſſité de mourir me ſeroit moins affreuſe. Néadarné! vous m'oublierez, vous ſerez la proye des deſirs d'un Génie qui, tout affreux qu'il eſt ſans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons ſur nos pas. Vous ſavez avec quel re-

regret j'obeïs : vous m'assurez que vous m'aimerez toujours ; contente de cette promesse, sûre de posseder votre cœur, qu'aurois-je à desirer ? Le bonheur de votre vie dépendoit, disiez-vous, de mon changement de forme : je me suis soumise, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver : j'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me suggeroit ma vertu, tout ce que m'inspiroit mon amour. Eh que m'importe, helas ! si votre passion pour moi ne diminue pas, de rester comme je suis ? Vous savez à quel point je vous aime, & loin de compter sur ma fidélité, vous osez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fau-

il, ce qui ne sauroit être, fût-il ce que vous êtes, mon cœur gémissant avec lui, ne penseroit encore qu'à vous. J'ignore si ces plaisirs que vous vantez, sont aussi vifs que vous le dites; mais quoi qu'il en soit, je croi qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je sens que vous me faites naitre des desirs, mais vous seul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fît-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai sentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce desordre, n'étant plus à moi, je serois encore à vous.

Ah! voilà précisément, s
cria Tanzaï, ce Quiétisme
freux que je crains! Voilà c
distinctions cruelles que l'esp
fait, & que le cœur ne sent pa
Aussi heureuse avec ce Gén
qu'avec moi, il ne vous ma
queroit qu'une idée de volup
qui même ne vous occupero
qu'après; & tout ce que vot
amour me donneroit, sero
d'imaginer que, peut-être,
vous aurois fait plus de plais
Soit, répondit Néadarné
colere, mais que je cesse
vous aimer, si je vais trouv
le Génie. Pour vous, romp
un Hymen qui vous devie
odieux; Néadarné vous ai
assez pour consentir aux
pends même de sa vie à ce
votre indifference pour
peut vous suggerer. Le Pri

 rép

répondit brusquement à ce reproche, la Princesse s'offensa de sa réponse, & l'aigreur alloit se mettre entre eux; lorsque la Taupe qu'on n'auroit jamais soupçonnée de savoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en haussant les épaules: Par la jernie! que les amans sont sots! Ah Ciel! s'écrierent-ils tous deux. Ah! continua la Princesse, ma Taupe parle.

Je suis bien trompé, dit Tanzaï, si ce n'est encore la maudite Concombre qui me poursuit: avez-vous entendu comme elle a juré? Pour le coup, je l'étrangle, puisqu'enfin je suis à même. Arrêtez, Prince généreux! s'écria la Taupe, ne me confondez pas

avec

avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez besoin de moi. Repos de mes jours! épargnez-la, s'écria la Princesse. Quelle simplicité! répondit-il en tâchant de l'étouffer, ne voyez vous pas que c'est Concombre? Eh non! je ne suis pas elle, crioit la Taupe, je suis la Fée Mousstache, Cousine-germaine, & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le Prince en se calmant, elle peut avoir raison; mais par quelle avanture êtes-vous Taupe? C'est ce que vous saurez bientôt, reprit Mousstache; mais, avez-vous le tems de m'écouter? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le Prince,

 nous

nous n'avons rien de mieux à faire. Alors, la Taupe commença son Histoire, ainsi qu'on le verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.

J'Ai pour Ayeul le grand Génie Chou-Macha. Quant à mon Pere, je ne l'ai jamais bien connu: la Fée Chingara ma Mere n'a jamais voulu le déclarer, soit qu'elle n'en fût pas bien sûre, soit que le choix qu'elle avoit fait, ne lui fit point honneur: car ce n'est pas toujours pour se donner

un

un air de réſerve, que les femmes n'avouent pas leurs avantures : il ſemble que quand la vanité eſt flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins. L'on eſpera beaucoup de moi dans mon enfance : que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans.... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'Hiſtoire d'un peu plus haut ? Eh bien, vous étiez fort jolie ſans doute, en votre enfance; mais, paſſons au tems où vos agrémens vous furent de quelque choſe. Volontiers, dit la Taupe. On me nomma Mouſtache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente, & ma Marraine,

 vou-

voulut abſolument m'élever, & Chingara y conſentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoiſſoit ma Marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas ſi près d'elle une fille qui, dans la ſuite, pourroit effacer ſes agrémens.

Barbacela me porta dans l'Ile Babiole, dont elle eſt Souveraine. C'eſt ſans contredit, le Païs du monde le moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de Ponpons, & de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre ſoin que celui de plaire, & s'il arrivoit qu'une d'elles, pourſuivie par un amant, fût aſſez diſtraite ſur les bienſéances du Païs pour prononcer ſeulement le mot de

de Vertu, elle feroit bannie pour un an, de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord; la résistance dure au moins deux jours, & nous n'avons gueres vu de femmes se rendre auparavant: cela n'est pourtant pas sans exemple à la Cour. Ces mœurs vous paroissent singulieres; & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous vertueuses, vous fasse attendre un mois, ce terme est long. Eh bien? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre est effectif dans le fond. Au milieu des rebuts étudiés

d'une

d'une femme, on a toujours sa défaite en perspective; qu'elle se précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle, on a beau tirer le desir par la manche, on a peine à l'éveiller, & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaisir à qui il fait signe de trop loin, ou ne vient pas à tems, ou ne se soucie plus de venir. La Vertu n'est qu'une Baliverniere qui cherche toujours à vous faire perdre du tems, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors....Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzaï, que je meure, si j'en ai entendu une syllabe. Quelle Langue parlez-vous là? Celle de l'Ile Babiole, reprit la Taupe. Si vous pou-

pouviez me parler la mienne, vous me feriez plaiſir, repliqua-t-il ; eh comment faites-vous pour vous entendre ? Je me devine, reprit la Taupe : mais laiſſez-moi continuer, je ne ſai plus où j'en ſuis. Où la Vertu baliverne, dit Néadarné. Eh non ! dit Mouſtache, ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne ſai donc plus, dit Néadarné, ce que c'étoit que l'Hiſtoire : ah ! vous en étiez à ces femmes qui ſe rendent d'abord.

Ma Marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du Païs, & je commençois déja à ſavoir ce que c'étoit que mon viſage, lorſque je ſortis de l'enfance. Avant un certain âge, on ſe voit ſans s'appercevoir, on n'étudie pas ſes agrémens, on ne

ne ſait pas ce qu'ils valent, on les a loin de ſoi, le ſeul deſir de les éprouver les développe à nos regards; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme ſeroit belle ſans le ſavoir, ſans s'en douter, & rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même, lorſque le Génie Jonquille arriva dans notre Iſle. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainſi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la paſſion la plus vive: mais le Prince des Cormorans qui étoit arrivé une demie heure avant lui, m'avoit vue, regardée, émue. En fait d'amour, on dépend d'une ſeconde. Le Génie ne ſut pas qu'il étoit venu trop tard: je m'apperçus à regret

de

de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifference que je montrois au Génie; ce fut en-vain qu'il mit en œuvre ses agrémens, & ses soupirs; toute la justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime, & c'est un sentiment trop peu distingué pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les Fêtes les plus brillantes, les présens les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servît pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai longtems avec lui. Je savois que mon Amant avoit tout à craindre de la colere

lere de Jonquille, s'il pouvoit le ſoupçonner d'être ſon rival: je me contentois donc de le voir en ſecret, & de lui ſacrifier les vœux & les préſens du Génie. J'ai ſu depuis, que cette coutume n'eſt pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'amant riche, ſert à acheter celui dont on a l'imagination bleſſée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne ſoupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour, digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danſeur du monde, perſonne ne faiſoit la révérence de meilleure grace: il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force, que d'adreſſe, depuis le Trou-Madame, juſques au Balon. Sa

figure étoit charmante, & empaquettée, si l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares ; il savoit accompagner de toutes sortes d'instrumens, une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la Vieille ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ses instrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de si merveilleux ; mais, continuez votre Histoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faisoit joliment des vers. Sa conversation enjouée, & sérieuse, satisfaisoit également par ses graces, & sa solidité. Austère avec la Prude, libre avec la Coquette, mé-

mélancolique avec la tendre, il n'y avoit pas une Dame à la Cour dont il ne fît les délices, & pas un homme dont il ne créât la jalousie. La supériorité de son esprit ne le rendoit pas insociable; complaisant avec finesse, il savoit se plier à tout; il possedoit mieux que personne ce langage brillant de notre Ile, il n'y avoit personne qui ne fût comblé de l'entendre; & quoique cet Etre farouche intitulé le Bon-sens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il disoit, l'élégance insoutenable de ses discours faisoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le Bon-sens, caché derriere une multitude miraculeuse de mots placés au mieux, auroit paru d'une insipidité affadissante à ses

ses Sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légerement. En effet, la Raison est vulgaire, elle paroit toujours ce qu'elle est, elle craint de se noyer dans l'enjouement, & ne manque pas de faire un saut en arriere, quand une idée singulierement tournée se présente, ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur. Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ses graces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule, pour ne lui pas rompre en visiere. L'Esprit est d'un caractere plus sociable : la dignité

gnité de ſes manieres fait ſentir que ſon éducation a été ſouſtraite aux préjugés : ce qu'il penſe eſt à lui, ne tient à rien, s'iſole de lui-même; il s'élève, ſans prendre de ſecouſſe : ce que la réflexion produit, s'appeſantit ſous le travail qu'elle cauſe ; ce que l'imagination enfante, eſt audacieux; l'une abſorbe par ſa gravité, l'autre réveille par ſa pétulance. On voit longtems la prémiere ſur la route, l'autre ſe préſente inopinément. La réflexion réprime, ſa juſteſſe n'eſt qu'indigence, prétexte de l'eſprit foible qu'elle anéantit, à meſure qu'elle le flatte. L'Eſprit indépendant de tout, fait ſes opérations ſans calcul; ſon effet, toujours ſéduiſant, plus promt que

l'éclair,

l'éclair, brille, étonne, éblouït; il prend toutes les formes qu'on veut; toujours noble, son air auguste, même dans le badin, parle en faveur de sa naissance; & la Raison, toujours *Bourgeoise* auprès de lui, silentieuse par secheresse, succombe malgré elle, en augmentant par sa mauvaise humeur le triomphe de son rival.

Vrai Singe! s'écria le Prince. Ah! dit Néadarné pénétrée de plaisir, ah que cela est beau! Sans notre Taupe, nous nous serions ennuyés à périr. Je suis charmée, reprit Moustache, que mes idées ne se perdent pas auprès de vous, je me suis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais peut-on, dit Néadarné, apprendre sans peine ce lan-

gage; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos ? Pour moi, reprit Tanzaï, je croi que non, & j'imagine qu'avec les dispositions que je vous vois, & les leçons que Moustache vous donnera, vous parlerez bientôt aussi superficiellement qu'elle-même. Mais, quelle misere ! ajouta-t-il, de se servir de ce maussade Jargon ! Vous restez deux heures sur la Raison, & sur l'Esprit, pour ne me donner ni de l'un, ni de l'autre. Si vous continuez votre Histoire sur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laissez-le dire, interrompit Néadarné; au vrai, c'est au mieux; vous parlez de tout point comme un charme. Le Prince haussa

les

les épaules, & Mouſtache reprit ainſi ſon récit.

CHAPITRE V.

Comme le précédent.

VOus conviendrez aiſément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui étoit juſtifié. Un ſeul de ſes regards auroit ſuffi pour tourner la tête à la femme la moins ſuſceptible : ainſi, il n'eſt pas ſurprenant que ſon mérite ait fait ſur moi une ſi vive impreſſion. Tant de paſſions ne ſont fondées que ſur le caprice, que je ſuis bien-aiſe de vous faire voir que la

mieme ne s'étoit pas déterminée ſur rien. La premiere fois que je le vis, (& l'amour ne peut naitre que du premier moment,) qui ne l'auroit aimé! Il étoit au Cercle chez Barbacela: les hommes les plus galans de la Cour étoient conſultés par nos Dames ſur le choix des ajuſtemens, ſur les modes, & la difficulté d'en imaginer de nouvelles; c'étoit, comme vous voyez, une matiere importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le Prince, qui venoit d'arriver à la Cour, réſolut avec tant de ſolidité les cas difficiles qui ſe préſenterent, inventa des modes ſi jolies, qu'il n'y eut perſonne qui n'admirât ſa ſageſſe, & ſon imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* juſques

ques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentois déja pour lui, & je m'aidai si bien de mes réflexions, que quand le soir je le quittai, ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite. Quelque chose d'obligeant qu'il me dit sur ma beauté, & le silence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que son cœur n'étoit plus tranquille: car cela s'apperçoit aisément; l'amour est un sentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à son aise s'empare de toutes ses fonctions, & ne les laisse agir qu'à son profit. Mon

cœur qui ſembla, au premier coup d'œil, s'entendre avec le ſien, abjura toutes ſes bienſéances, & par une étourderie inconvenable, marcha ſur le ventre à toutes les idées de Raiſon qui auroient pu le contredire. Nous nous rencontrames à ſoupirer enſemble, & ſi nous étions reſtés plus longtems l'un avec l'autre ce ſoir-là, nos deſirs ſe ſeroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne ſai pas ce qu'il fit de ſa nuit: pour moi, le ſommeil voulut en-vain s'emparer de mes ſens; quelques conſeils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'Amour, qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait ſans doute le ſonge le plus aimable. Qu'eſt-

ce

ce en effet que le ſommeil quand on aime ? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le deſordre raiſonné de votre imagination ? Surtout, quand ſûr d'être aimé, l'eſperance flatteuſe arrange vos objets comme vous pourriez les ſouhaiter. L'on n'a dans un ſonge que des idées indiſtinctes, heureuſes quelquefois, mais ſouvent contraires à leur ſource. Quand on penſe ſoi-même à ce qu'on aime, on lui fixe ſon emploi, on le porte où l'on veut, & la paſſion qui le détermine, fait toujours le faire amuſant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon Apartement. J'étois alors dans un Cabinet reculé. Il oſa troubler ma retraite. Le trouble, & les

desirs, qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse ; & d'ailleurs, mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop interesser ma vertu ; car voilà à quoi sert l'usage du monde. Sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup : mais aussi, ne voulant pas le desesperer, je lui ser-

rai la main; geste indifferent dans le fond, & sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas, quoique sûre qu'il m'aimoit, en hazarder davantage. Les premieres avances doivent être moderées: pour peu qu'un amant ait d'esprit, il les entend; quitte à les pousser sans ménagement, s'il ne sait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là avec Cormoran: il savoit que toute main qui serre, veut un baiser; il le prit donc; il rougit du plaisir qu'il en eut, & je rougis aussi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai sur lui un regard qui me fatigua étrangement; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût; cependant

il ne devoit pas le paroitre : je fis en ſorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être ; mais je n'y réuſſis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'euſſe ſongé ſeulement à en corriger l'expreſſion. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pu m'en ſauver : mais ce traitre de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baiſa encore ma main que je n'avois pas ſongé à retirer d'entre les ſiennes. Il étoit ému, je commençois à raiſonner, moins qu'à ſentir ; il étoit à mes genoux ; c'eſt une attitude qui frappe toujours, & qui n'eſt point du

tout

tout-indifferente ; si elle prouve du respect, elle met en même tems à portée d'en manquer.

Je me baissai, uniquement pour engager Cormoran à se relever : il saisit ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie. Tous mes sens se troublerent, ma tête malgré moi resta panchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toujours été chere, mais elle ne ne m'a jamais été si sensible. Je ne sai ce qu'en ce moment Cormoran faisoit de lui-même ; je croi que s'il avoit été moins égaré, j'étois perdue. Lorsque je revins de mon trouble, le Prince étoit encore dans le sien ; ses yeux étoient

chargés d'une tendre langueur, ſes ſoupirs étoient interrompus, ſon cœur preſſé ne les lui fourniſſoit qu'avec peine. Quel bonheur, qu'alors il ne ne put rien entreprendre! l'inſtant de ſa déclaration auroit été celui de ſon bonheur: c'étoit une choſe d'uſage à la Cour, mais je ne voulus pas m'y ſoumettre. Je connoiſſois aſſez les hommes pour ſavoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de ſe rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre: & cette raiſon me retint, où la pudeur ne l'auroit ſu faire. Ah Prince! disje à Cormoran, laiſſez-moi, ne ſeroit-ce pas à vous à me dé-

défendre de ma foibleſſe? N'augmentez pas l'inutilité de ma raiſon, revenez à vous, rendez-moi à moi-même; je vous aime, helas! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendreſſe en ont devancé l'aveu. Qu'il m'eſt doux de ne vous avoir pas tout donné, & de ſonger que mon amour a encore mille préſens à vous faire! Jouïſſons du plaiſir de nous adorer, abandonnons-nous-y; que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaiſſent que pour nous y retrouver; que le préſent en nous rappellant le paſſé nous encourage à nous aimer ſans ceſſe, & puiſſions-nous, dans l'avenir, n'enviſager encore que le bonheur qui nous pénètre aujourd'hui! Heureux

d'être tous deux immortels! plus heureux, de rendre notre amour auſſi éternel que notre exiſtence!

Ah! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus ſuffire à mes tranſports, vos bontés me confondent: ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoiſſance, n'eſt-ce pas vous prouver combien elles me pénètrent? Mais, vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me ſont précieuſes. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il ſe peut, de mes tranſports quand je vous vois partager ma flâme! Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous conſacrer tous les momens de ma vie! mais malheureux de ne pou-

pouvoir mourir, ſi jamais vous changez pour moi. Cependant, Jonquille vous aime; quel rival! & ſi je n'ai pas à redouter votre inconſtance, que ne dois-je pas craindre de ſon pouvoir, & peut-être de ſes agrémens? Je l'avouerai, lui dis-je, il s'eſt déclaré pour moi, mais je n'aurai pas longtems à contraindre ma tendreſſe, & à ſupporter la ſienne. J'employerai tant de ſoins à le rebuter, & à vous rendre heureux, qu'il gémira de douleur, autant que vous ſoupirerez de plaiſir. Une paſſion qui n'a plus d'eſpoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuyé du peu de ſuccès de ſes ſoins, bientôt, croyez-moi, ſa fierté lui fera porter à une autre, des vœux qu'il verra mépriſés. Mais,

con-

contraignons-nous; tout Génie que vous êtes, vous ſavez combien ſa puiſſance eſt au-deſſus de la vôtre: ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux; ſans doute, nous ne nous verrions plus. Ah! je ne puis y penſer ſans frémir. Contents de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous aimons, réſervons-en les preuves pour des lieux dont nous ſerons ſûrs. Mais, ſortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y ſurprît, & qu'on ne devinât la cauſe de l'embarras où nous ſommes tous deux; dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtiſans, il ne ſeroit pas équivoque.

Le Prince, qui craignoit que cette paſſion violente que

je

je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de sortir, que des faveurs plus marquées réalisassent son bonheur; mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma foiblesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois si réservée; je ne sai pas non plus, si c'étoit par délicatesse: mais j'ai peine à croire, si je n'avois pas fait sortir Cormoran, que j'eusse pu rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres, & j'étois si foible! d'ailleurs, il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnoissance, si je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il sortit à regret, & je tâchai de

de lui cacher que c'étoit à regret aussi que je le laissois sortir.

A peine fus-je seule, que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait, mais de l'avoir renvoyé si content. J'aurois été au desespoir qu'il eût douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fût si sûr. Quoique je ne susse pas bien encore, tout ce que nous perdons auprès d'un homme, quand nous avons satisfait ses desirs; je me doutois bien, quelque enflâmé qu'il puisse être, qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité; & je sentois par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu, malgré ma passion pour Cormo-

moran, de le laiſſer longtems deſirer, d'être quelquefois douteuſe pour lui : mon amour ſouffroit à imaginer cette politique, mais elle me parut ſi néceſſaire, que je ſurmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laiſſai même une impreſſion de froideur qui le deſeſpera : il eſt vrai que certaine du chagrin que je lui avois cauſé, un regard tendre & plein de feu que j'appuyai ſur lui, travailla à lui rendre ſes premieres eſperances. Je ſai que dans le monde, les hommes appellent ce manège de la coquetterie : mais pour qui travaillons-nous, ſi ce n'eſt pour eux? Quels charmes ne trou-

trouveroient-ils pas bien-tôt insipides, si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur? Les aimons-nous toujours tendrement ? sûrs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la desirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur Léthargie; ils se voyent avec desespoir sur le point de perdre un bien dont ils ne jouïssoient plus qu'avec nonchalance : le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs sentimens. Ils ne se souviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine leur fait seule sentir combien nous leur étions necessaires; ils nous en aiment davantage, & par con-

conséquent, nous en deviennent plus chers : le cœur y gagne des deux côtés, c'est un surcroit de tendresse qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaisies à essuyer, point de rivaux à craindre? il croit qu'il n'aime plus, ou du moins, que ce n'est plus que par habitude, ou par reconnoissance. N'est-ce pas un service à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ses plaisirs? L'amant tendre revient, quand la Maitresse sensible disparoit; les faveurs qu'il recevoit sans desirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la premiere fois, dès qu'il a pu imaginer qu'elles lui seroient ravies; il ne conçoit même pas, comment il a pu les négliger. Au milieu d'un raccommodement

ent inattendu, quel triom-
ıe pour nous! quel charme
ɔur lui! de ſentir renaitre
ıns ſon cœur, un ſentiment
ı'il n'y diſtinguoit plus. L'a-
our n'eſt que ce que nous
faiſons: ſi nous le laiſſions
ɔmme la Nature nous le don-
:, il ſeroit trop uni; ſans dé-
:ateſſe, il ſeroit ſans volup-
. Nous ne devons ce bien
ı'à nous-mêmes; il falloit le
ndre difficile, pour le rendre
;réable. Notre empire ſur les
ɔmmes dépend de nous, &
ıand il nous arrive de le per-
e, ce n'eſt jamais qu'à notre
:u d'adreſſe que nous devons
ɔus en prendre; s'ils nous en
ivent, ce n'eſt pas leur fau-
. Helas! les pauvres gens
ı'ils ſont, n'y penſeroient
ıs d'eux mêmes; déterminés
pour

pour l'eſclavage, ils ne quittent une chaine que pour rentrer dans une autre ; ils ſentent qu'ils ſont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs deſirs, mais ne les anéantiſſons pas ; au milieu des plus grandes voluptés, qu'il leur manque quelque choſe, ne fût-ce même qu'un ſoupir : le deſir ne meurt que d'être comblé, & c'eſt une maladie qui ne lui arrive, que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah quel enchantement ! s'écria Néadarné. En honneur ! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie rien entendu d'auſſi extraordinaire que vous. Les belles réflexions ! dit encore Néadarné.

Quand

Quand il feroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fussent aussi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues, & déplacées, & je ne fache rien de si ridicule que d'avoir de l'esprit mal-à-propos. Il y a trois heures, au moins, que Moustache nous tient en haleine pour une Histoire que j'aurois faite en un quart d'heure. Je croi que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si, par hazard, un fait fournit une réflexion, qu'on la fasse, mais qu'elle n'anéantisse jamais le fonds; qu'elle soit courte, qu'elle ramène l'Auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait; & que l'on s'épargne, sur-tout, cette envie de briller

qui contraint l'eſprit, & lui ôte le naturel: partie, ſi néceſſaire à quelque genre que ce puiſſe être, que ſans elle, je ne trouve point de vrayes beautés. Je ne parle plus à Mouſtache de ſon Jargon, je vois qu'il eſt né avec elle; mais, à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique differemment exprimées? Pourquoi ces choſes dites cent fois, & revêtues pour reparoitre encore, d'un goût qui les rend bizarres, ſans les rendre neuves? Que me ſert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre Hiſtoire, de ſavoir toutes les réflexions que vous avez faites après coup ſur vos avantures? Eh, une bonne fois pour toutes, Taupe mes a-

amours, des faits, & point de verbiage. Vous pouvez avoir raison, reprit Moustache, mais l'essentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh! mais sans doute, dit la Princesse, elle parle bien. Je ne sache rien de si charmant que de pouvoir parler deux heures, où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir pour une minute. Qu'importe que l'on se répéte, si l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déja dit? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de Jargon, ébloüit, elle donne à rêver; heureux, qui dans sa conversation peut avoir ce goût galant! Quoi! ne trouver

tcu-

toujours que les mêmes termes, ne pas oser séparer les *uns* des autres ceux qu'on a accoutumé de faire marcher ensemble ! Pourquoi seroit-il défendu de faire faire connoissance à des mots qui ne se sont jamais vus, ou qui croyent qu'ils ne se conviendroient pas? la surprise où ils sont de se trouver l'un auprès de l'autre n'est-elle pas une chose qui comble? & s'il arrive qu'avec cette surprise qui vous amuse, ils fassent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne vous trouvez-vous pas singulierement étonné ? Faut-il qu'un préjugé..... Par Singe! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez singulierement vous-même, & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter

de ce mauvais goût. Mais, finissons la dispute, que Mousstache acheve son Histoire, s'il est possible, & qu'elle ne me quitte plus son Cormoran pour courir après des digressions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Mousstache; & sur-tout, rendez moi compte exactement de ce que vous avez fait, & non-seulement de ce que vous avez pensé, mais encore de ce que vous auriez voulu penser; n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonstance. Vous contez si bien!

CHA-

CHAPITRE VI.

Qui ne dément pas les deux autres.

J'En étois donc, reprit Mouſtache, à ce regard qui le ſatisfit. Il devint amoureux à ne plus ſe connoitre. Que cela m'auroit contenté, ſi j'avois pu voir ſon aliénation d'eſprit dans toute ſon étendue! Mais, ma raiſon avoit couru après la ſienne, & l'amour m'empêcha de connoitre ſon départ, & de ſouhaiter ſon retour, Le Prince, & moi, étions convenus, ainſi que cela ſe pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une appa-

rence d'amitié, & de politesse; & qu'en particulier, nous nous dédommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon apartement, un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donné une clef au Prince; aussitôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux, assis sous un Bosquet de Myrtes, nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour. Toutes mes nuits se passoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit; mais je savois bien que quand mon teint y auroit perdu de son éclat, & que j'en aurois eu les yeux battus, il ne

ne s'en seroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vû nos desirs, & la commodité que nous avions de les satisfaire, c'est que des rendez-vous si charmans se passoient, sans que les emportemens du Prince n'attaquassent prodigieusement ma vertu. Quelquefois, il me parloit de son martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter; j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont, en attendant mieux, il vouloit bien se contenter. Souvent, je brûlois de lui en accorder davantage, mais la nuit couvroit mon desordre, & sa respectueuse retenue me sauvoit de ma foiblesse. Dans de certains instans, je lui en voulois mal, mais je ne le lui disois pas.

Etonné souvent d'une réserve si inconnue dans notre Cour, il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance; j'en étois moi-même surprise: mais je voulois qu'il m'estimât, & l'amour-propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant, que ces momens sont douloureux! un homme aimable, aimé, qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naitre, est seul avec vous la nuit. Il prend des libertés que vous souffrez, & vous résistez! Ce n'est pas la vertu qui sauve une femme de ces dangereuses occasions, elle n'en a plus dès-lors qu'elle les

cher-

cherche. En pareil cas, une coquette peut ſeule ſe garantir des tranſports d'un amant: je ſai que la coquetterie eſt moins méritoire que la vertu, mais auſſi eſt-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions; & avec les précautions extrémes que nous avions priſes, il n'y avoit que toute la Cour qui ſe fût apperçue de notre intelligence : cependant, le reſpect qu'on me portoit, empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaiſanteries. Le Génie ſeul, malgré l'interêt qu'il avoit à connoitre mon cœur, ignoroit encore ſon rival. Il ſavoit qu'il n'étoit point aimé; mais, ſoit préſomption, ſoit l'idée qu'il avoit de mon indifference, il

ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clairvoyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrete dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les Courtisans, & au milieu de ce cruel examen, il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui, une attention qui lui parut tenir plus de l'amour, que du respect. Il avoit surpris entre nous, de ces regards que malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas remarqués. L'attention du Prince quand je parlois, la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois, les éloges que je

je donnois à ses moindres discours, mille choses sur lesquelles on ne s'observe point, & qui, toutes légeres qu'elles sont, parviennent, mises ensemble, à faire un poids, fixerent ses soupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en savoir davantage, il n'interrogea pas les secrets immenses de son Art: il n'ignoroit pas que ce seroit en-vain qu'il voudroit s'en servir, & que l'amour, toujours au-dessus de lui, dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de s'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même, & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cosmoran avec liberté, il se rendit invisible, & se transporta dans

mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déja tous deux dans le Bosquet des Myrtes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma Chambre, quand des soupirs trop marqués, partant du Bosquet, déterminerent sa route de ce côté-là. Helas! c'étoit nous qui les poussions. Contente de mon amant, sûre de sa fidélité, pressée par ses desirs, plus encore par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit aussi moins ménagée. Nous sortions enfin du plus tendre égarement, & nous

nous

nous diſpoſions avec ardeur à nous y remettre, lorſqu'un tourbillon de lumiere nous environna, & nous fit voir, en ſe partageant, le barbare Génie. A cette vue, nous demeurames immobiles. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit miſe, ſubſiſtoit encore: comme il me menaçoit de le redoubler, je n'avois pas ſongé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalouſie du Génie les plus cruelles choſes. Ma robe le couvroit preſque tout entier, & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne ſai quelles bagatelles qu'en ce moment il conſideroit, moins il ſe crut permis de lui pardon-

 ner.

ner. Cruelle! s'écria-t-il avec une voix tonnante, est-ce là comme vous vouliez répondre à ma tendresse? Et toi, malheureux, poursuivit-il en s'adressant à Cormoran, as-tu bien songé qui tu offensois, & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance? Elle est complette, puisque tu ne peux mourir, & tous les instans de tes jours seront marqués par les traits les plus funestes de ma colere. Qu'on l'enleve, continua-t-il, & qu'on le garde jusques à ce que j'aye ordonné de son supplice.

Le Prince, à ces paroles, disparut en me tendant les bras. La surprise, & la douleur m'avoient d'abord accablée, mais mon malheur me redonnant des forces; Barbare! m'é-

m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre? Et qui t'a dit que quand tu aimerois, tu dusses toujours être aimé? Quel droit t'avois-je donné sur mon cœur? Oui, Cormoran m'a plu, & ta fatale présence me fait sentir encore plus vivément à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance; quand même tu m'épargnerois, je n'en serois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Puni-moi, si tu veux; mais, sois sûr que le tems & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il subsistera autant que mon aversion pour toi.

Eh bien, Perfide! dit le Gé-

Génie, tu seras contente. Déja il s'approchoit pour m'enlever, lorsque Barbacela vint me soustraire à sa fureur. J'allai longtems avec elle dans les airs : enfin, elle m'abbattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans quels abîmes affreux l'amour vient-il de te plonger ! Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur : tu te serois perdue toi-même, si ma puissance ne t'avoit sauvée de la barbarie dè Jonquille. Fui, cache-toi à ses regards, jusqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarré du jour. Devien Taupe, & garde-toi de sortir de cette prairie. J'ose, dans l'obscurité de l'avenir, prévoir pour toi un sort plus doux.

doux. Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs, & qu'une Princesse délivrera le tendre Cormoran. Alors, elle me frappa de sa baguette, & je restai tout aussi Taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roue & la culebute dans les Jardins de l'Ile Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'est à cause de son inclination pour la Danse, que le Génie l'a honoré de ce supplice. Au reste, je ne doute point que ce ne soit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé, & nous ferons en sorte..... Mais, essuyez donc vos

yeux,

yeux, dit-il à Néadarné qui pleuroit immoderément ; votre pitié va trop loin : eh bien, elle est Taupe & rien de plus ; quant aux sauts que fait Cormoran, cette idée n'a rien de si affligeant. Ah que vous êtes peu tendre ! lui dit Néadarné ; songez-vous aux malheurs de deux amans que l'on sépare, & le Génie ne leur eût-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas assez pour les faire mourir de douleur ? Qui me sépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne causeroit-il pas ma mort ?

Mais, dit-elle à Moustache, combien y a-t-il que vous avez perdu Cormoran ? Dix ans se sont écoulés depuis ma funeste avanture, reprit Moustache. Barbacela est venue

me

me voir quelquefois, & c'eſt d'elle que j'ai ſu que Jonquille toujours irrité, ayant appris que j'étois Taupe, & ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ſes mains, que perſonne ne ſe préſentât devant lui, ſans lui apporter des Taupes; eſperant qu'enfin, je ſerois priſe par quelqu'un. Sans votre généreuſe pitié, il n'y auroit que trop bien réuſſi: je vous en marquerai ma reconnoiſſance; mon pouvoir, quoiqu'infiniment ſubordonné à celui de Jonquille, ne laiſſe pas de s'étendre loin. Nous approchons de ſes Etats, ſongez ſeulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la Princeſſe, que vous reverrez Cormoran? Tout contribue, répon-

répondit Mouſtache, à me le faire croire: les promeſſes de Barbacela: votre rencontre, qui commence à faire un changement dans ma fortune: & plus que tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoiſſez le Génie, dit Tanzaï, penſez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernieres extrémités? La choſe, ſans moi, ne ſeroit pas douteuſe, reprit Mouſtache: le Génie eſt facile à toucher: Néadarné eſt belle: la ſingularité de ſon avanture le piquera peut-être autant que ſes agrémens. Mais, ne pourrois-je pas ſuivre Néadarné? demanda-t-il encore. Eh! de quoi la garantiriez-vous? reprit Mouſtache. Jonquille aime la Muſique, vous jouez ſupé-

ſupérieurement de la Vielle, & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danſer Cormoran. Laiſſez-moi tout arranger, je vous réponds d'un ſuccès au-deſſus de toute eſperance. Le Prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être raſſûré par les promeſſes de la Fée, ſoupira, & ne répondit rien, perſuadé que Mouſtache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de ſauter.

CHAPITRE VII.

Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.

PEndant le récit de Moustache, qui, ainsi que le Lecteur l'a dû sentir, ne laissa pas d'être fort long, on avoit traversé la Forêt ; & le Prince, découvrant de loin une grande Ville, demanda son nom. C'est, lui répondit Moustache, la Ville des Barbeaux. Elle est grande, & peuplée. Son Roi est tributaire du Génie, & son Agent principal dans les affaires amoureuses. Ce Roi a la complaisance de prendre une liste de toutes les Beautés de la Terre qui ont des avantures sin-

ſingulieres, telles, par exemple, que celle de la Princeſſe ; & le Génie ſe les ſait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'eſt fait un emploi bien particulier ! quelle ſorte de plaiſir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme ? Cela n'eſt ni généreux, ni délicat. Vous avez raiſon, reprit la Fée : mais cette délicateſſe eſt aujourd'hui la choſe du monde qui le touche le moins ; il prétend qu'elle ſeule trouble les plaiſirs, ou que quand elle ne ſe met pas de la partie, ils n'en ſont ni moins réels, ni moins vifs. Il eſt difficile de corriger un homme qui s'eſt fait un ſyſtême, & qui pour l'appuyer ſe fonde d'abord, ſur

ce

ce que les femmes à sentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaisir que celles qui ne se livrent à lui que par besoin, ou par sensualité effective; & sur la folie qu'il y a à se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Néadarné seulement, que je ne le serois dans les bras de la plus charmante Fée de la Terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours si difficile, reprit Mouftache: mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté, elle prend sa source dans le caprice, & lui seul la détermine.

Je

Je croi cependant, dit Néadarné, que pour cette voluſpté ſi recherchée, on a beſoin de s'aider de ſon cœur, & l'homme du monde le plus aimable, ſi je ne l'ai pas choiſi, ne fera pas ſur moi le même effet qu'un monſtre dont je me ferois une idée ſéduiſante. Bien des femmes qui penſoient comme vous, répondit la Fée, ſe ſont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en eſt où la Nature agit ſeule, & où l'on ſe trouve précisément dans le cas d'un ſonge qui offre à vos ſens les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le ſonge du Prince en eſt une preuve : il auroit aſſurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre ; cepen-

dant.... Oh sans doute! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiscrétions de Moustache, on n'est pas maître de ces sortes de choses. Mais nous approchons de la Ville, & c'est une dispute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'Ile Jonquille? Non, dit Moustache: à quatre lieues de cette Ville, on trouve un grand Lac sur lequel l'Ile est située. Des Barques galamment ornées y passent, sans avoir besoin de Conducteurs, les Beautés qui ont affaire au Génie, & les ramènent de même.

Avec ces propos, & plusieurs autres pas plus interessans, ils entrerent dans la Ville. Tous les Habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique

que le Prince & Néadarné voyageassent *incognito*, leur air majestueux, leur nombreuse suite, & la magnificence de leurs équipages firent juger aux Bluets que ces étrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Moustache pressa le Prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble, dit Moustache, Jonquille est dans cette Ville, & je crains qu'il ne me reconnoisse. Et que vient-il faire ici? reprit le Prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amène, répondit la Fée: les femmes de cette Ville, malgré leur couleur, sont ex-

trêmement belles, & quand le Génie n'a rien à faire, il s'amuſe à les honorer de ſa tendreſſe. Les Habitans, qui le craignent, n'oſent lui rien refuſer, & beaucoup moins les Habitantes. Aſſurément! dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah Néadarné! que votre beauté va me rendre à plaindre! Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi? Que fera le pouvoir de Mouſtache? Comment vous ſauvera-t-elle des déſirs de ce Génie? C'eſt envain qu'elle me le promet; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient ſenſible: je ne puis plus la ſoutenir. Je ſens même, qu'au retour de l'Ile Jonquille, vous me ſe-

riez

riez insupportable., & que ne pouvant plus vous estimer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes; aussi-bien, votre premiere forme me seroit inutile, si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre cœur, & s'il est vrai que la possession du mien suffise à votre félicité, la nôtre sera entiere. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'Isle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuse! cher Prince, s'écria la tendre Néadarné: mais ne souffrez pas de votre complaisance pour

moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai sans regret une autre que moi en remplir les fonctions; elle me sera chere par les plaisirs qu'elle vous donnera: vos Loix, ces loix sévères! qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre séparation. Quand vos Sujets verront les fruits précieux d'un second Hymenée, ils ne pousseront pas la barbarie jusques à bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur, si je dois passer loin de vous mes jours infortunés, du moins, ajouta-t-elle en versant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien! si je survis à notre séparation, aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs.

Que

Que dites-vous ! adorable Princesse ! s'écria Tanzaï : moi ! que je vous abandonne ? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards ? Ah ! ne le croyez pas. Périsse plutôt le Royaume que je ne pourrois plus vous offrir ! périsse toute la Nature ! plutôt que je me noircisse de la plus odieuse des ingratitudes. C'est en vain que les Loix voudroient s'armer contre vous, en vain mes Sujets les feroient-ils parler ; dès-à-présent je les révoque : elles se tairont devant ma puissance, ou malheur à qui les osera faire revivre ! Je me révolterois contre les Dieux mêmes. Non, divine Néadarné, non, votre éloignement ne sera pas la récompense de votre amour pour moi, & des sentimens que vous m'avez mon-

trés lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Cessez de m'en parler : le Destin las de nous persécuter nous prépare, peut-être, des jours plus heureux, où ...... Ne vous en flattez pas, interrompit brusquement Moustache. Le Destin ne révoque pas ses arrêts au gré des mortels : le seul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, si la Princesse ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi ? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas sur mes interéts. Le Destin d'ailleurs ne m'ordonne rien sur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une Loi à la Princesse, d'une chose accidentelle qu'elle est maitresse de ne pas faire.

Mais

Mais, que craignez-vous, reprit Moustache, quand je vous assure de ma protection? Eh! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'est pas la même chose, répondit Moustache; le Génie peut être à redouter pour moi par ma situation présente, sans que pour cela je me trouve par-tout sans pouvoir. Quand la Princesse sera dans l'Ile, j'ai imaginé pour la soustraire aux empressemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un phantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai soin qu'il lui ressemble. Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouisse seulement de son idée; en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains: mais si la Fée Barbacela vous aime tant, elle trouve-

ra assez d'autres moyens pour vous rendre votre Amant, & votre figure. A ces mots il ordonna, devant Moustache, son départ pour le lendemain; & laissa cette Fée dans une désolation, que toute la tendresse de Néadarné pour elle ne put calmer.

CHAPITRE VIII.

Malice de Jonquille: Comment Moustache la tourne à son profit.

MOustache, réduite au point de voir évanouïr ses dernieres esperances, & sentant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage

ge de Néadarné dans l'Ile Jonquille, résolut, sans s'amuser à des supplications inutiles, de se servir de ce que son Art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît: le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essuyées, le besoin qu'elle avoit que Néadarné tombât entre les mains du Génie, prévaloient sur toute autre considération; & sans rien témoigner de son dessein, elle chercha dans sa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore.

Aussi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï toujours résolu de partir le lendemain, avoit réiteré

ses intentions. La Fée les laissoit dormir, & cherchoit envain un stratagême qui lui fût propice ; lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la Ville. Bon Singe ! qu'entends-je là ? s'écria le Prince réveillé en sursaut. Ah ! dit Moustache, que son Art mit d'abord au fait, ce Jonquille est bien terrible ! Qu'a-t-il donc fait ? demanda Tanzaï. Vous saurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette Ville : outré de la résistance qu'elle apportoit à ses desirs, il l'a changée en monstre, & non content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles restent laides jusques à ce qu'elles fassent un vo-

voyage dans ſon Ile. Voilà ce qui cauſe le bruit qui frappe vos oreilles : les Bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles ſont ; mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur beauté, leur paroit plus cruelle encore à ſupporter que leur figure. Cette Ville me paroit peuplée, dit le Prince, & le Génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ? volupté de mes jours ! dit Néadarné, vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaiſe, que je penſe mal ! reprit Tanzaï : mais je ne voudrois pas, ſi j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve.

Quoi qu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que poussa Néadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh! qu'avez-vous pour crier de la sorte? dit Moustache. Helas! répondit la Princesse, je suis bien trompée, si je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en se desesperant, alla chercher une des bougies qui bruloient dans la Chambre : mais en voyant le visage horrible de Néadarné, il la laissa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il. Donnez-lui le miroir, disoit Moustache; prenez une autre bougie. Le Prince, en tremblant, apporta

porta l'un & l'autre, & Néadarné se trouva si laide, si vieille, si bossue, qu'elle ne put retenir ses larmes. La Fée Concombre auroit pu, alors, disputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas, disoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoit un remede certain? Eh! ce qui me desespere, répondit le Prince, c'est le remede; & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permît l'usage? Helas! Prince, dit Néadarné terrassée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y consentiez. Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à Moustache, vous, qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver,

ver, si ce n'est dans la situation où je me trouve? Ce qui me surprend, reprit le Prince, c'est que Néadarné se trouve enveloppée dans la fureur du Génie; elle ne devroit naturellement tomber que sur les femmes de cette Ville: qu'ont affaire les étrangeres à tout ceci?

Moustache, si elle l'eût voulu, auroit pu, mieux que personne, instruire Tanzaï de la vérité de cette avanture, puisqu'elle seule avoit causé la métamorphose de Néadarné. Desesperée de l'obstination du Prince à ne point envoyer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voye, elle avoit saisi l'instant de la vengeance du Génie, esperant que la laideur excessive de Néadarné déter-

déterimineroit plus aisément Tanzaï à la laisser aller dans l'Ile Jonquille. Le Prince se perdoit cependant en lamentations; la Fée pour le rassurer, lui dit, que le Génie n'avoit assurément pas raisonné juste sur sa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées, qu'il seroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre elles, sans en exiger aucune soumission. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la Princesse, & qu'elle en seroit quitte à meilleur marché. Eh oui! dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guérison d'un seul mal, j'en

ai

ni deux actuellement presque aussi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, soit certain pour tous les deux, je ne dois m'en servir, ni pour le premier, ni pour le second. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je reste laide. L'effroyable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus : mais pour me rendre digne de sa tendresse, il faut que je perde son estime. Pitoyable Métaphysique ! répondit Moustache, qu'est-ce qui fait le crime ? c'est le consentement. Ce n'est pas vous qui vous souhaitez entre les bras de Jonquille, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez seulement pas de recouvrer votre

votre premiere forme, ce n'est que par rapport à votre époux que vous la regrettez, & si vous vous soumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'est que pour lui; par conséquent, il ne peut que vous en estimer davantage de lui avoir sacrifié vos répugnances. N'est-il pas vrai? dit-elle à Tanzaï. Je ne sai pas, repartit-il, si votre raisonnement est juste; mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroit le meilleur, est celui qui m'en délivrera plutôt. Quand ils auroient poussé cette conversation, l'Historien est trop judicieux pour la donner toute entiere au Lecteur.

Le bruit cependant continuoit dans la Ville avec tant de force, que le Prince fut prié par Néa-

Néadarné & par Mouſtache de s'y promener, & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y paſſoit. Il leur apprit à ſon retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'Ile Jonquille, ſans en excepter la Reine, qui ne pouvant ſupporter d'être laide un moment, en avoit pris la premiere la réſolution; mais qu'à ſon retour, le Roi l'avoit étranglée de ſes propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la Ville qui n'en euſſent agi de même. Cela, ajouta-t-il, n'empêche pas celles qui ſont reſtées ici, de vouloir partir; & je ſuis bien-ſûr qu'avant que le jour ſoit écoulé, pas une femme ici ne portera des marques de la colere du Génie.

Je le ſavois bien moi, que la vanité d'être belles, l'emportoit toujours chez les femmes ſur la ſatisfaction d'être vertueuſes. C'eſt la faute des hommes, reprit Mouſtache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme, comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur ſoit d'une auſſi grande reſſource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuſes, qu'être belles. Mais, laiſſons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laiſſer partir Néadarné, auſſi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain, elle verra Jonquille, & demain auſſi, je mourrai de douleur. C'eſt trop aſſurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, & je craindrois enfin qu'on ne me repro-

reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince, assurances de fidélité de la part de Néadarné, promesses de Moustache à Tanzaï que Néadarné reviendroit de l'Ile comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui, se faisant par art de Féerie, ne couteroit rien à sa vertu: incrédulité toujours ferme de celui-ci qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre les choses au pis; tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui, dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la Princesse; & Moustache qui avoit quelque chose

chose d'interessant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantemens, & commença ce qui suit.

CHAPITRE IX.

Conversation interessante de Moustache & de la Princesse.

VOus voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la première de vos mesavantures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes: cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant

tant débrouiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire voir jour dans votre ame ; elle eſt ténébreuſe pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons ; vos idées ſe tournent le dos, ſont de mauvaiſe humeur contre elles-mêmes, il n'y en a pas une, j'en ſuis ſûre, qui ne s'en veuille ; vous ſouffrez de leur contradiction : je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raiſon va s'aſſeoir, & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous ſouſtrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir ſur lui. Votre vertu, toute cérémonieuſe qu'elle eſt ſur ſes bienſéan-

ces,

ces, lâchera priſe; le Génie lui mettra indubitablement le pied ſur la gorge; en un mot, vous ne la conduirez pas à terme: il faut qu'elle choiſiſſe, d'étouffer de plaiſir, ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui faſſe quartier, elle ne vous ſervira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coute rien, que la vanité d'un homme n'en ſauroit tirer parti, il le néglige. Paſſons à un autre point. Quant à votre laideur, n'en ſoyez pas inquiete;elle eſt mon ouvrage, & je vous en déferai ſans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le Prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'eſt pas tout, il

s'agit à présent de l'essentiel. Le Prince est jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous êtes présentée sans risque au Génie, des marques, qui ne sont point équivoques, pourroient aisément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Néadarné? Quoi! reprit Moustache, vous ne m'entendez pas? Avant que vous connussiez le Prince.... mais il n'est pas possible que vous ne sachiez point ce que je veux vous dire; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où successivement vous éprouvates tous deux la colere de Concombre, si aucun malheur ne vous étoit

étoit survenu, que vous ne pouviez accorder à Tanzaï ce que sa tendresse exigeoit de la vôtre, sans qu'il ne vous arrivât quelque chose de singulier. . . . Je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous sentez bien, continua la Fée, que cela ne se seroit pu faire, que quelque changement ne se fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le Prince a été privé. Ce qui seroit arrivé par le Prince, arrivera par Jonquille. En suivant la coutume naturelle, il ne se pourroit pas que votre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh! qu'importe? demanda Néadarné. Pour le fond, cela importe peu, répondit Moustache; mais pour la forme,

cela fait une difference. En un mot, cela blesse le préjugé, & c'est, chez les hommes, ce qu'il faut respecter le plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince, que le Génie vous a respectée : sans cela, vous perdriez sa tendresse, & quelque chose qu'il puisse vous dire, quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obeïr, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne reveniez pas à lui, telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur ! les hommes sans cesse nous accusent d'artifice, & sans cesse ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzaï, & nous méprisent souvent pour

les

les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions où, par rapport à leur sotte vanité, la sincérité nous deshonoreroit, & dans lesquelles, règle générale, le mensonge nous assure leur estime. Tel est, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours soutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, & mettre tout sur le compte de la Nature, plutôt que de convenir avec lui, d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préséance les flatte. Afin d'appuyer vos discours, je vous donnerai un secret imman-

quable : * il consiste en trois paroles, que même je vous écrirai afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre tems, sans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper ; mais son amour jaloux le rendra clairvoyant, & nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion ;

* Ici Kiloho-ée se plaint, & le Traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce Livre. Comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa Patrie, le Traducteur, qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine, assure ses Lecteurs, que c'est à son grand regret qu'elle en est privée ; il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence, & il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences, il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui se dit sur cet article.

picion; je veux même qu'il le serve plus qu'il ne seroit nécessaire. Plus il s'en plaindra, plus il sera content. Au reste, ne rougissez pas de vous servir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il passa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un songe l'avoit guéri, & vous pourrez.... Je me suis toujours bien doutée, interrompit Néadarné, que ce songe n'étoit pas vrai: mais quand je lui dirois aussi que c'est un songe qui m'a rétablie, son avanture lui donneroit moins de foi pour mes discours. Oui, si votre récit n'étoit point appuyé par le secret que vous savez, répondit Moustache;

 mais

mais le moyen qu'il doute de vous, quand il se trouvera dans la même peine, au moins, que celle où aura été le Génie? Mais, demanda Néadarne, si le secret alloit manquer? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour-là: vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Moustache, ce secret n'est pas connu d'elle: si le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait usage avec lui. Autre article:

Vous vous êtes fait une répugnance sur Jonquille; elle tombera à son aspect, il est aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes avantures, il a paru comme mon Persécuteur, & cette idée, sans doute,

vous l'a rendu haïſſable ; mais je vous avertis, encore une fois, que c'eſt un Génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu, les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte paſſion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné ; mon cœur eſt prévenu d'une ſi forte tendreſſe pour Tanzaï, que je défierois tous les Génies de la Terre, de faire impreſſion ſur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-deſſus, répondit la Fée ; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit ſoutenir votre cœur, ſera abſent. Ce ſera aſſez pour moi de ſon idée, réprit Néadarné, & je rougirois trop, ſi pour ne lui être pas infidele, j'avois beſoin de ſa préſence. Avec tous ces beaux ſentimens, re-

 prit

prit Moustache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son amant, c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit, la Nature soufferoit sur le sentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il est vrai que quand il se rallume, on est bien étonné; mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadarné; & quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne seroit pas lui que je choisirois; je sens que je le hais. Autre erreur, reprit Moustache: souvent les hommes dont les femmes se

font

font fait une idée rebutante, sont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaire. Etre haï d'abord, est une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent, le caprice agit là-dedans, beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & semble ne voir les attraits d'une femme qu'avec indifférence ; nulle louange n'échape de sa bouche ; ses yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne disent point à son silence qu'il en a menti; il la regarde sans mettre de la politesse pour elle dans sa façon de l'examiner; il vaudroit autant pour elle, qu'elle ne fût pas là ; son ame ne fait pas semblant de l'appercevoir, peut-être même paroît-elle s'épuiser d'attention

pour une autre femme qui sera là : voilà la haine déterminée ; & si par hazard, cet homme si inattentif a du mérite, ce n'est qu'à sa perte, il n'en est que plus insoutenable. S'il étoit stupide, s'il portoit de ces cœurs sur lesquels tout glisse, son suffrage ne feroit presque rien, on n'en seroit flattée que parce qu'il faut faire impression sur tout le monde. Mais quelqu'un d'aimable ne point trouver que vous l'êtes aussi ! cela ne se pardonne point : dans l'instant, tout ce qu'il a d'agrémens est défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous desiriez ne s'y trouve point. S'il est sérieux, qu'il est morne ! S'il est sensé, qu'il est pesant ! S'il est badin, qu'il

plai-

plaisante mal ! Voilà votre imagination montée, vous sentez une aversion qui vous fait mal, tant elle est forte. Que cet homme si détesté, sorte enfin de sa léthargie, qu'il vous rende des soins, je dis simplement de ces soins d'usage dans la société, & qui n'affichent rien ; le voilà changé, ce n'est plus lui ; votre vanité satisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux ; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainsi dire, éclôre le sien. Que dans cette situation, il dise qu'il aime ; à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend sa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur passe d'une extrémité à l'autre ; on croyoit n'a-

voir jamais assez de haine, on craint de ne se trouver jamais assez de tendresse : c'est ce qu'on appelle une surprise de l'amour. Jonquille est, avec vous, dans le même cas : vous le croyez affreux, il est aimable, il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agrémens ; la surprise n'est pas loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné : j'aime le Prince, & je verrai sûrement Jonquille avec indifference. Soit, reprit la Fée, je le crois d'autant plus qu'il ne nous est pas nécessaire, ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit seulement de passer une nuit avec lui. Ah ! grand Singe ! qu'elle sera longue, s'écria

Néa-

Néadarné. Jugez-la sans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez conrte. A présent, songeons à cet infortuné Cormoran.

Depuis dix ans, l'amour & la colere du Génie ont sans doute perdu de leur force. Je sai même que, quelquefois, il fait danser devant lui ce malheureux Prince, & lui commande des chansons. Jonquille vous donnera des fêtes: saisissez ce moment pour lui demander la liberté de mon Amant: n'accordez, s'il se peut, rien à son amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuse, prenez cette Pantoufle. En cet endroit, Moustache fit un signe de sa pate, & une Pantoufle & un papier tomberent

berent en même tems sur le lit. Voilà, continua-t-elle, le secret que je vous ai promis, & qui peut se répéter autant qu'on le veut. Pour cette Pantoufle, prenez-la : quand vous verrez le Génie assoupi, faites-la lui baiser, elle redoublera son sommeil. Quoi! cette Pantoufle le fera dormir? s'écria Néadarné; quel conte! Ce sont choses qui sautent par-dessus la conception humaine, répondit la Fée: oui, cette Pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins, chercher Cormoran; montrez-la lui: c'est une de celles que je portois le jour que nous fumes séparés; il a la pareille dans sa poche, il me l'a-

voit

voit prise en badinant, le jour que nous fumes si desagréablement surpris par le Génie. Ordonnez-lui de les mettre, elles le rendront invisible : sans cette précaution, il ne pourroit pas sortir de l'Ile. Mais, interrompit Néadarné, si le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite? Ne craignez rien, dit Moustache, son courroux ne seroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien sur vous, que vous ne le vouliez. Mais, serrez soigneusement la Pantoufle, & le papier; je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore se montre. Alors elle éveilla Tanzaï.

Ah! jour funeste, s'écria-t-il, que tu t'ès pressé de

me

me luire ! Eh bien, partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toujours bien laide ? C'est, je croi, pis qu'hier, dit la Princesse. L'exécrable métamorphose ! s'écria-t-il : encore, si l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en consoler, j'aurois du moins précédé le Génie. Tréve de lamentations, reprit Moustache, les équipages sont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le Prince à Néadarné en l'embrassant, d'éviter les caresses du Génie ; ou du moins que ce soit si peu que rien, s'il vous touche. Vous n'y pensez pas, dit Moustache, cela revient au même. Oui dans le fond, disoit le Prince, une, c'est autant que dix : cependant, dix

dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicatesses, repliqua-t-elle: mais ne pensez pas à tout cela, & recouchez-vous; vous me ferez quelque conte, vous avez l'esprit orné. Oh! pour de l'esprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui. Vous êtes contente, vous; vous allez revoir votre Cormoran; graces à la Taupiniere où vous avez vécu, il vous retrouvera comme il vous a laissée: mais Néadarné ... laissons cette idée, elle me tue.

Pendant ces discours, Néadarné ne partoit point; & Moustache, craignant que Tanzaï ne la retînt, après avoir assuré de nouveau le Prince que Néadarné ne courroit aucun risque, les obligea

gea tous deux de se séparer, & vit enfin partir la Princesse pour l'Ile Jonquille, avec autant de plaisir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les Chapitres suivans, s'il avoit tort de s'allarmer.

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ
LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE X.

Interessant, s'il est bien traité.

NÉADARNÉ, ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réflexions, & sa situation étoit de

de celles dont toute femme délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas ; mais ce qui devoit se passer dans cette Isle lui donnoit les idées du monde les plus desagréables. Cependant elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir : elle y vit avec une secrete satisfaction que Moustache lui avoit tenu parole, & que tous ses agrémens, non seulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été

été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Moustache l'avoit mise. Toute femme veut plaire, même sans vouloir faire aucun usage des desirs qu'elle fait naitre: quelque passion dont elle soit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la sente, elle a toujours sa vanité à satisfaire; & comme c'est le besoin le plus pressé, il faut que l'amour y perde. Elle sentoit donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloui de sa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie, accoutumé à posseder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit sur toutes. Elle étoit encore occupée de ses idées, lorsqu'elle arriva aux bords du

Lac

Lac sur lequel l'Ile étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques, au moins, des Taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conservées par la miraculeuse protection de Barbacela. La Barque qui lui étoit réservée étoit la chose du monde la plus agréable à voir; ses voiles jonquille & argent étoient chargées de devises galantes; les cordages étoient de même matiere que les voiles; & un Amour qui tenoit le gouvernail, sembloit par son attitude vive & tendre, annoncer aux Belles qui passoient dans cette Ile, les plaisirs qui leur étoient réservés. Néadarné monta dans cette Barque, non sans frayeur: naturellement elle craignoit l'eau,

l'eau, & la figure de cet Amour qui paroiſſoit ſervir de Pilote, ne la raſſuroit pas. Son voyage cependant fut heureux, & la Barque, quoique ſans Conducteur, fendant les ondes avec une rapidité exceſſive, ne s'arrêta que dans un Port ſuperbe, bâti vis-à-vis le Palais du Génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur, & la rougeur ſur le front, deſcendit à terre. Son embarras redoubla à la vue de la multitude accourue de tous les endroits de l'Ile, pour l'admirer: quoique ce premier effet de ſa beauté ne lui déplût pas, l'air ricaneur de ces Inſulaires en l'obſervant, lui fit penſer qu'ils ne prenoient pas le change ſur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie; & ſa honte

fut sans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitans qui se récrioient sans modération sur le bonheur de leur Souverain, & sur le magnifique présent qu'elle lui apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs discours, & de leur jaunisse, arriva enfin à la porte du Palais, bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses Sujets, sa figure n'étoit pas dangereuse. Les Maitres de cérémonie l'attendoient. Ces gens-là étoient les Favoris du Génie, & cette Charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princesse, que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle, si des devoirs importans attachés à

sa

sa Dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisit dans un appartement superbe, où on lui servit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée, lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La Princesse sentit son cœur en frémir; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent, & lui firent verser des larmes: elle étoit encore dans ce desordre, lorsque Jonquille se présenta à ses yeux.

Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné, par politesse, s'étoit levée. Dans ce premier moment, tous deux ne se dirent rien: mais le Génie sortant enfin de son trou-

 ble,

ble, pria la Princeſſe de ſe raſſeoir, & ſe mit à ſes genoux. Néadarné n'avoit pas encore ôſé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux ſur lui, elle fut extrêmement ſurpriſe, & de la majeſté de ſa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune. Elle fit tous ſes efforts pour qu'il ſe relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que de lui rendre une main qu'il lui avoit ſaiſie, & ſur laquelle, pour ne point perdre de tems, il avoit déja imprimé pluſieurs baiſers. C'étoit agir un peu bruſquement, mais il étoit ſi accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de reſpect. Sa coutume n'étoit pas de borner à ſi peu de choſe ſes pre-

mie-

mieres entreprises, & la bouche de Néadarné lui fournissant un beau prétexte pour autoriser ses emportemens, il alloit en approcher la sienne; mais Néadarné le repoussant avec force, C'est vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire envisager l'horreur de ma situation, &.... Je sai bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous, même après quinze jours de constance: mais le Destin ne me donne qu'un jour, & c'est, à ce qu'il me semble, vous prouver assez mes sentimens, de ne vouloir pas m'exposer à le perdre. Quoi! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous assez

peu de générosité pour abuser de l'état où je suis ? Ce n'est pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai exigé de vous cette démarche: mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Néadarné, pourriez-vous être content, lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refusera toujours ? Je sais encore, reprit Jonquille, combien la possession de votre cœur me rendroit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir si je croyois pouvoir en venir à bout ; mais à quoi serviroit de ma part cette délicatesse ? vous en seriez plus gênée,

fée, & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le Destin, en m'offrant les plus doux plaisirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à moi à regret. Dans ces instans que vous pourriez rendre si heureux, vous gémirez, votre sévère vertu vous en fera des momens douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conseils, il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaisir de la nécessité; elle vous seroit moins cruelle, & vous n'en seriez gueres moins vertueuse. Le devoir ne nous est pénible, que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de notre fantaisie: l'époux le plus aimable ne déplait souvent, que parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on

lui livreroit avec transport, si l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte ; à l'amant, c'est un présent qu'on lui fait. Il est naturel qu'on ait plus de plaisir à l'un, qu'à l'autre. Je suis avec vous dans le même cas ; vous ne m'avez pas choisi, & ce n'est que par cette raison que vous me haïssez ; mais enfin, vous êtes obligée d'avoir des complaisances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuses. Eh! le puis-je ? s'écria la Princesse, puis-je ne vous pas détester ? Mon cœur.... Madame, interrompit le Génie, je suis fâché que vous ne me le puissiez pas donner : mais à vous parler franchement,

ment, le cœur n'est souvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le pense; je suis devenu Philosophe là-dessus. Voyons donc de quoi il s'agit, quel est le sujet qui vous amène ici? Quoi! vous l'ignorez? dit Néadarné. Je sai, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loisir: mais ce qui vous fait recourir à moi, m'est inconnu. Je guéris tant de choses, que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous aussi qu'un remède, dit Néadarné? Non, Madame, reprit le Génie, & vous êtes la seule à qui j'aye vu souhaiter que je pusse en employer un autre. Voyons enfin: qu'avez-vous? Une Ecumoire.... Comment, interrompit-il, une Ecumoire!

ce mal me paroit curieux. Oh! reprit Néadarné, mon avanture est la chose du monde la plus surprenante, mais je ne pourrai jamais prendre sur moi de vous en instruire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être sans cela: cependant il en seroit mieux que je susse précisément sur quoi j'ai à travailler. Vous saurez donc, continua la Princesse, qu'en conséquence de cette Ecumoire dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdit tout, & qu'il ne lui resta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroissoit plus s'est rétabli; mais à mon tour, j'ai éprouvé des accidens..... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains soins..... Puissai-je, s'écria Jonquille, ne vous être ja-

jamais bon à rien, si j'entends ce que vous me dites! Que veut dire une Ecumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit, & qu'a-t-elle de commun avec les soins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prieres du Génie, lui découvrit de point en point, non sans rougir, ce dont il étoit question.

Votre état est fâcheux, reprit Jonquille en souriant, mais il sera aisé de vous en tirer; votre maladie est pourtant singuliere, & depuis que je me connois, il ne m'en est pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaise opinion; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remede n'en ren-

de l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuſe ? je ne condamne point vos délicateſſes, mais auſſi... Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, ſi vous ne condamnez point mes délicateſſes, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplait tant ! Madame, reprit Jonquille, je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter, ou de refuſer mes ſervices. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile ? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le ſoit pas. Ah cruel ! s'écria-t-elle, le viſage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princeſſe, dit-il en ſe levant, n'obtiendrez-vous rien de vous-même, &

ſerai-je toujours à vous preſſer de travailler à votre bonheur ? Laiſſons cette converſation, dit la Princeſſe, elle m'embarraſſe. Je vous embarraſſerois bien davantage, reprit Jonquille, ſi je ne vous parlois plus de rien : mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impoliteſſe, & je ſai que je dois paroître toujours vous arracher ce que, ſans doute, votre clémence me donnera. En attendant, tâchez de ne me point haïr, & venez embellir par votre préſence, les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princeſſe, non ſans la lui ſerrer plus qu'elle n'auroit voulu ; & elle, en rougiſſant des libertés qu'il prenoit, ſe laiſſa ce-

pendant conduire, en esperant qu'il en resteroit là.

CHAPITRE XI.

Qui ne sert qu'à allonger l'Ouvrage.

On estime autant dans une Histoire, des réflexions judicieuses, que des faits élégamment décrits. On a raison; si elles allongent le narré, elles prouvent la sagacité de l'Auteur. En suivant ce principe, on peut se croire permis de réfléchir ici sur la situation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'en sa place elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou sera une hypocrite, ou

ou une de ces personnes à qui il n'appartient pas de connoître les risques de l'occasion, & qui s'y sont toujours abandonnées sans réflexion. (Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur; il aura le plaisir de l'interpreter à sa fantaisie.) Il est rare qu'une femme du monde se trouve dans un cas dangereux pour elle, sans qu'elle le veuille; sa vertu n'est jamais violentée par les circonstances, & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à son amant tel rendez-vous où elle succomba, elle ne l'auroit pas fait, si elle n'avoit pas cru s'en tirer à son honneur, on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit: & la preuve de cela, c'est

c'eſt qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire uſage, pour être brouillé preſque ſans reſſource, avec la vertueuſe Beauté qui ſe ſera renfermée avec lui. Les femmes ont pour ſauver leur vertu bien des reſſources; l'habitude où elles ſont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienſéance & d'orgueil qui les étouffe; notre timidité, notre reſpect pour elles; & preſque toujours l'ignorance où nous ſommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impoſe. L'idée du plaiſir un peu réfléchie ſurmonte infailliblement dans

le

le cœur, toutes les idées de préjugé. D'elle-même une femme peut ne se pas arrêter aux images qui pourroient blesser sa pudeur: mais, qu'un amant se présente, & qu'il plaise, qu'est-ce alors pour elle que la vertu? Si elle combat encore, ce n'est plus pour la sauver, elle y perdroit trop. Mais il faut cèder avec honneur, & mettre du grand dans sa foiblesse; tomber décemment, en un mot, & pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son desordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller sa vertu le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins

moins felon la pruderie, la majesté, & la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour, encore n'étoit-elle pas sûre que sa résistance allât jusques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient, & dans l'habitude de vaincre : il connoissoit le cœur, faisoit profit de tout, & ces sortes de gens sont extrêmement dangereux : ils amènent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue, à la vérité, par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï : mais pour les interêts de cette même passion, il étoit important qu'elle la blessât ; d'autant plus excusable encore, que son époux ne seroit jamais instruit de ce qui se passeroit dans l'Ile. Que de raisons pour succomber ! & il

n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la Princesse, auxquelles il n'en faudroit pas tant!

Suivant ce raisonnement, qui pourroit être de moitié plus court, la Princesse n'étoit pas sans émotion pendant que Jonquille la conduisoit. Il lui fit traverser des Apartemens immenses, plus ornés encore par le goût, que par la magnificence, quoiqu'elle y fût excessive. Du Palais, on entroit dans des jardins charmans; tout ce que l'Art a pu imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautés les plus simples de la Nature. On voyoit d'un côté, des grottes rustiques, & des ruisseaux dont le

le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaisirs. De l'autre, c'étoient des cascades à perte de vue, des cabinets superbes, des statues d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuses & inégales d'un Bois, que son irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur surprenante, & compassées avec soin, offroient une promenade plus aisée, mais moins voluptueuse. Les Parterres ravissoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé son empire; & Zéphire l'y trouvoit si belle, qu'il sembloit en l'y caressant sans cesse, avoir pour toujours renoncé à son inconstance. Des

oi-

oiſeaux de toutes les eſpeces habitoient dans ces jardins ; la Tourterelle mêloit ſes tendres accens aux chants vifs & légers du Serin, & du Roſſignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danſes. Des Bergers plus galants que ceux des bords du Lignon, chantoient ſur leur muſette un amour, qui quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidele. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux Boccages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inſpiroit au cœur, il ſembloit qu'on le reſpirât avec l'air de ce ſéjour enchanté. La Volupté aſſiſe au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaiſirs, & répandoit ſur eux ce charme ſi flatteur que ſans elle ils n'ont jamais. Les

amours

amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle les jeux les plus badins.

Néadarné ne put résister à tant d'objets, & malgré elle, son cœur s'émut; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens, & les prépare à un plus grand désordre. Jonquille, qui s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses desirs, que Néadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, & si doucement que Jonquille voulut dans l'instant même, lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Néadarné, distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire: mais en approchant

de

de ce bosquet elle le trouva si sombre, & jettant les yeux sur le Génie, le vit si amoureux, que revenue à elle-même, elle refusa sechement d'y entrer. Jonquille, qui savoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée, voyant celui-là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, & la conduisit du côté où les Nymphes & les Bergers formoient les danses les plus agréables. Néadarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une vitesse extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faisant la roue & la culebute, donner au milieu de la danse, & la déranger.

La Princesse, à son emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran : mais voulant cacher

au

au Génie l'interêt qu'elle y prenoit; Voilà, lui dit-elle, un homme qui s'est fait une danse singuliere ! Il ne danse pas ainsi pour son plaisir, répondit Jonquille. J'ai peine à croire, reprit Néadarné, que ce soit pour le vôtre. Vous ne connoissez pas ce Sauteur, dit le Génie : c'est l'homme du monde qui a le plus de talens, & qui seroit en même tems le plus heureux, s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des supplices cruels, je me suis contenté de le garder toujours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah Seigneur ! s'écria Néadarné, daignez suspendre son supplice ! Appro-

che, malheureux, dit le Génie à Cormoran, oſe lever les yeux ſur ton Maître; va au Palais, & fai tes efforts pour amuſer l'Objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence, & prit le chemin du Palais, non ſans faire encore quelques culebutes; tant eſt grande la force de l'habitude. Néadarné, en remerciant le Génie, ne put s'empêcher de le regarder, & le trouva ſi ſupérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accuſa Mouſtache de caprice de n'avoir pas répondu à la tendreſſe de Jonquille. Elle en étoit même déja au point de le trouver auſſi beau que Tanzaï, ſans cependant que cet-

cette comparaison tirât à conséquence pour elle ; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant, & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidèle, lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi. Le Lecteur voudra bien, tant pour sa commodité, que pour celle de l'Auteur, sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger ; d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.

CHA-

CHAPITRE XII.

Où l'on verra, entre autres choses, combien la Musique a dégénéré.

Cette salle à manger étoit, à ce qu'on assure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie; cette situation lui déplaisoit; car enfin, on regarde ordinairement devant soi. Elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui de son côté, commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incom-

mode. Néadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroitre de Taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois point ici votre mets favori? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de Taupes, pour que l'on pût vous en servir. Moi! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de Taupes, c'est le Gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là? On m'avoit assuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux: si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la Terre? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie; mais elles ont cessé,

je

je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant, & l'état où elle est contrainte de vivre, me vengent assez d'elle, & ma colere s'est éteinte lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il sera aisé de vous l'expliquer, reprit Jonquille: Ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon; celui qui vous doit le jour heureux dont il jouït, est l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais Seigneur, dit Néadarné, puisque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétuez-vous votre vengeance? Pour me pardonner d'être cruel de sang-froid, reprit-il, il faudroit que vous sussiez avec quelle indignité j'ai été

 joué,

joté, & les tourmens affreux dont mon cœur s'est vu la proie. Terminons, de grace, cette conversation, & n'empoisonnez pas, en me rappellant un souvenir si fâcheux, le plaisir dont votre vue me pénètre. Si ce plaisir étoit aussi vif que vous voulez que je le croye, répondit la Princesse, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un songe dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée; votre rival ne seroit plus un ennemi pour vous; & vous oublieriez, en me regardant, que quelque autre a pu vous inspirer de la tendresse.

Quelqu'un croira sans doute à ce discours, que Néadarné ne faisoit pas ce reproche au Génie sans qu'un

peu

peu de passion s'en mêlât, Kiloho-éé a été prêt de le croire aussi. Cependant, comme il faut se garder d'interpreter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit avant que de prononcer sur une matiere délicate, en envisager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouse que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interpretation est vraisemblable, Néadarné n'aimoit pas assez Jonquille pour être jalouse d'un amour passé, & la tendresse qu'elle conservoit pour Tanzaï devoit la laisser là-dessus dans la froideur que l'on a pour les choses indiffe-

rentes. Jonquille, qui, quoique fort aimable, étoit aussi vain qu'un autre, ne se fit pas toutes ces idées, & remercia la Princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah belle Princesse ! lui dit-il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous la tendresse que j'ai eue pour une autre, personne du moins n'alterera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas conservés; soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas; c'est ce qu'on ne sait pas positivement.

Jonquille alloit, sans dou-

te,

sé, continuer à ennuyer Néadarné ; lorsque celle-ci, pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança, & s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour, & de ses tourmens. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par-tout. Néadarné qui avoit le cœur très compatissant fondoit en larmes, & poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux, & voyant que la

douleur ne discontinuoit pas; Traitre! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma Princesse, & toute mon Ile? Fini la désolation publique, chante mes plaisirs, ou crain que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en Musique. Eh! ne le grondez pas! dit Néadarné: il m'a serré le cœur, je l'avoue, mais j'ai eu, à pleurer, un plaisir inexprimable.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air si gai & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gayeté, il fut impossible aux Courtisans du Génie de se contenir,

tenir, & le respect qu'ils lui devoient ne put les empêcher de former sur le champ une contredanse. Jonquille auroit bien voulu se fâcher; mais entraîné par la force de la Musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Néadarné, charmée de le voir si sensible aux talens de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté; mais il reçut si mal cette proposition, & parut s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce Prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penser qu'à lui, qu'elle résolut de se servir de la Pantoufle, puisqu'on n'en pouvoit rien obtenir.

On leva table, & après le caffé, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui proposa une

tie de Berland-à-cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Berland en attendant l'Opera. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez soin de tout, & songez à savoir mieux votre rôle que vous ne fites la derniere fois. Cormoran partit. Il est donc bon pour l'Opera ? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, si ses tons n'étoient pas glapissans, s'il paroissoit moins fat sur le Théatre, & qu'il y minaudât moins, il seroit fort bon Acteur. En achevant ce discours, on se mit au jeu, & Néadarné faisant, ou tenant perpétuellement va-tôut, ayant sans cesse Berland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit

avancé

avancé ses jambes sous la table; & Néadarné, ne sachant à qui elles appartenoient, distraite comme une Princesse, s'en fit un Coussin. Bien des gens ont blâmé cette facilité de Néadarné, sur-tout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais, qui ne sait que ce qui tire à conséquence pour les particuliers, n'est rien pour les personnes d'un rang élevé? Une femme de condition ne fait-elle pas sans risque toute la journée, des choses qu'une autre qu'elle n'oseroit seulement jamais penser. N'est-ce pas même ce noble mépris des usages, qui la distingue plus que son rang? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût sur les jambes du Génie qu'étoient

posées les siennes ; c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de distractions. Jonquille à la vérité en conçut de grandes espérances ; mais qu'importe ? Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce donc, si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer sur leur compte ? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocens qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur personne ? Qu'on les regarde, c'est desir. Qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les femmes seroient bien malheureuses si elles pensoient, ou si elles sentoient le quart des imperti-

pertinences que les hommes leur attribuent ! Ordinairement ils ne les croyent ridicules, que quand ce sont eux qui le sont.

Jonquille, ainsi qu'on l'a déja dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance; déja il alloit demander compte à la Princesse de la faveur qu'elle venoit de lui faire; lorsque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opera. Jonquille y conduisit la Princesse, toujours lui parlant de sa flâme; & elle, le laissant toujours faire, puisqu'il étoit écrit par le Destin qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit lui imposer silence.

CHA-

CHAPITRE XIII.

L'Opera.

IL feroit difficile de bien décrire l'Opera de l'Ile Jonquille. Kiloho-éé en quelques endroits fe plaint de la fecheresse de l'Auteur Japonois ; qui à son tour médit du Chéchianien ; ce qui suppose que sans parler des autres Traducteurs, le François se plaint de tous les trois, & que le Public se plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu sur des matieres stériles, ou d'avoir passé trop légerement sur des objets interessans. Mais, à moins de manquer de sincérité, le Traducteur

tems peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés ; & s'il les imaginoit dans les circonstances où ils pourroient être nécessaires, ne se sentiroient-ils pas du siecle où il vit, & pourroit-il en se transportant même dans des tems aussi éloignés que sont ceux où ont vécu ses Héros, rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance ? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses Lecteurs, que de leur débiter des fables dont ils sentiroient bientôt l'absurdité ? Le devoir d'un Traducteur fidele n'est autre chose que de suivre litteralement son Auteur, si ce n'est que lorsqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraser, le commenter, l'ajuster. Le

Tra-

Traducteur de ce livre avoue franchement que n'entendant pas parfaitement son Auteur, il lui a prêté autant de sottises pour le moins qu'il lui en aura épargnées ; qu'il est devenu long, où le Chinois étoit court ; précis, où il ne l'étoit pas ; obscur, où il étoit clair ; railleur, où il étoit moral ; galant, où il étoit philosophe ; & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuse, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puisse être, puisque le Livre n'en feroit pas meilleur, & que cet avilissement ne le rendroit pas plus estimable. Toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, feront qu'on ne saura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opera

pera dont il est ici question. A qui s'en prendre? Un Historien imagine quand il écrit, que la postérité sera au fait des usages qui regnent de son tems; & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui, on ne sait que par des conjectures, encore très hazardées, quelle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une chose de cette importance occupe mille Savans, qui y employent sans fruit leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là, le Traducteur doit être excusé; & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce Livre, il ne finiroit point.

Il est donc à propos qu'il dise,

ſe, pour terminer ce long raiſonnement, auſſi ennuyeux pour lui, que pour les Lecteurs, que dans l'Ile Jonquille, vulgairement le Poëme d'un Opera étoit ridicule; qu'il conſiſtoit en de vieilles Fables doucereuſement r'habillées; qu'eſſentiellement, le ſtile en étoit fade, & la Poëſie lâche; qu'il ne s'y agiſſoit ni de conduite ni d'interêt; que l'on y faiſoit danſer à tous propos, les gens du monde qui devoient danſer le moins; que la perſonne la plus affligée y venoit chanter ſes peines; & que plus d'un Héros bleſſé à mort, venoit ſur le Théatre faire ſon teſtament, avec un accompagnement de flûtes: Qu'il y avoit des Entrées de Fleuves; & que le Dieu le plus grand, ſouvent deſcen-

doit

doit des Cieux, uniquement pour faire, ou pour dire une sottise. Au reste, ce spectacle étoit magnifique, & plaisoit sur-tout par la décence qui y régnoit. Toutes les Actrices étoient Nymphes, & l'on en trouvoit aussi bien dans les Chœurs, que dans les rôles principaux, instruites à jouer toutes sortes de personnages; tantôt Vestales, tantôt Prêtresses de Vénus; passant de la garde du Feu sacré, aux doux mysteres d'Amathonte; suivantes de la Vertu, & de la Volupté; s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle, ce n'étoit jamais qu'en particulier, que l'on savoit quel étoit celui des deux qui leur coutoit le plus. Elles ne découvroient

pas

pas, à la vérité, les secrets de leur Art à tout le monde; l'amant le plus enflâmé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curiosité: le caprice même ne pouvoit rien sur elles, l'ambition ne les séduisoit pas davantage; & il falloit qu'une Divinité plus puissante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloho-éé nous a conservées de ce Spectacle, suffisent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la sagesse, & du désintéressement qui font aujourd'hui l'unique caractere des nôtres; & combien les Poëmes de cette Ile, & leurs agrémens, per-

droient

droient auprès de ceux que l'on admire à présent.

En cas qu'une si longue digression fît perdre le fil de l'Histoire, on rapellera ici, que Néadarné alloit à l'Opera; qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des discours dont sa pudeur étoit allarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par politesse, que par l'impossibilité de faire autrement.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à l'Opera, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en furent amusés ni l'un ni l'aute. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux sentimens de la Princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse. Néadarné de son côté, malgré

gré sa passion pour Tanzaï ; & sa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuser, ou non ? Retournera-t-elle auprès de son époux comme elle en est partie ? Mettra-t-elle en œuvre le secret de Moustache ? N'est-il pas pour la rétablir d'autre remede que celui qu'on lui propose ? Peut-elle le prendre sans danger ? Ce Génie est aimable, & pour comble de malheurs, il témoigne qu'il aime ; sa tendresse est bien plus à craindre que sa puissance ! Quel crime pour elle, si cèdant enfin à la nécessité, son cœur l'approuve, & s'y conforme ! On est si fragile ! elle se trouve dans une situation si délicate ! ce malheureux Prince, objet de toute son ardeur, languit absent d'el-

d'elle: il gémit de penser seulement à ce qui lui doit arriver : peut-être soupçonnera-t-il son avanture. Eh, si le secret de Moustache n'est pas bon? Cependant il doit l'être; le moyen, qu'ayant besoin d'elle, cette Fée voulût la tromper? Qu'il se trouve bon, en est-elle moins coupable? Mais ce Prince, source de toutes ses inquiétudes, ne s'est-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une Déesse recherchoit ses empressemens, & quoiqu'il ait été puni de son infidélité, en a-t-elle été moins commise? Il l'a à son retour payée d'un songe? n'appartient-il qu'à lui de rêver? Cependant, si elle le lui rend, la croira-t-il? Qu'im-

poite après tout, & de quel droit, coupable comme il l'est, oseroit-il lui reprocher une faute involontaire, quand la sienne ne l'a pas été? Pourquoi a-t-il couché avec Concombre? Cette idée fut la derniere de la Princesse, & le souvenir de son injure lui fit presque voir la vengeance nécessaire. Tant il est dangereux d'avoir tort avec des femmes! Il est pourtant vrai au fond, que tort ou non, cela revient souvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raisonnement que la Princesse faisoit en elle-même. Il avoit observé tous ses mouvemens, & le regard qu'elle lui avoit lancé en finissant de se rendre compte, l'avoit instruit

ſtruit de ſes dernieres diſpoſitions à ſon égard. Quoiqu'il eût fait ſemblant avec la Princeſſe d'ignorer la raiſon qui la conduiſoit chez lui, il en avoit été inſtruit à fond par Concombre qui, en lui faiſant valoir la Beauté dont elle lui aſſuroit la poſſeſſion, ne lui avoit déguiſé aucune circonſtance de l'avanture. Ce n'avoit été ſans doute que pour mieux pénétrer les ſentimens de Néadarné, qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même ſon Hiſtoire. Peu accoutumé à ſe prendre de ſentiment, il n'avoit ſongé d'abord qu'à ſe rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné : mais depuis, ſon extrême beauté, ſa vertu, & ſa modeſtie, lui avoient donné des deſirs plus

étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre, ne servoit qu'à donner plus de vivacité au sien. Il imaginoit un plaisir extrême à chasser Tanzaï du cœur dont il étoit maître; & plus la victoire lui parut difficile, plus il fut flatté du triomphe. En effet, se disoit-il, quel plaisir seroit-ce pour moi que celui de posseder une Beauté qui, desesperée d'être entre mes bras, n'y pousseroit pas un soupir qui ne fût l'interprete de sa douleur; qui me reprocheroit mes empressemens; qui, toute entiere à un autre, accablée de la violence qu'elle se feroit, ne leveroit sur moi que des yeux qui, tout baignés de larmes qu'ils feroient, m'exprimeroient son indignation, & l'hor-

l'horreur qu'elle auroit pour moi ? Ah ! quelle difference de devoir à ses soins des momens si tendres, d'être l'auteur de sa félicité, de faire celle d'une Beauté chérie, de jouïr de ses transports, de son desordre, de lui entendre béguayer qu'elle vous adore, de se sentir serrer avec volupté dans ses bras, d'égarer son ame avec la sienne, de la voir, confondue dans de si doux plaisirs, se perdre elle-même, & vous chercher encore! d'éprouver les plus charmantes caresses, de lire dans ses yeux troublés, l'excès de sa sensibilité, & de son amour ! Ah Néadarné ! quelle autre que vous, donneroit mieux ces plaisirs? Quel bonheur de vous inspirer tout l'amour que vous faites

naitre! Quoi! je vous verrois entre mes bras, dépouillée de cette vertu févère que vous oppofez encore à ma flâme! Jonquille! l'heureux Jonquille!.... Ah! il en mourroit de joye. Mais, adorable Princeffe, ne détournez pas ces yeux charmans, laiffez-moi m'enivrer de la douceur d'en être regardé; helas! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifference!

Pendant tout ce beau Monologue, Jonquille regardoit la Princeffe, & la Princeffe en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit en cet inftant un morceau de Mufique fi tendre, que fon cœur, déja difpofé, ne put y réfifter. Le Génie lui prit la main, il la baifa, mais avec une expreffion fi vive,

ve, que Néadarné touchée de tant d'amour, lui ſerra à moitié la ſienne. Ils étoient tous deux renverſés dans le fond de la Loge, elle étoit peu éclairée; malheureuſement pour elle, un rideau de gaze les déroboit aux Spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha: le baiſer le plus enflâmé pris par lui ſur la bouche de Néadarné, la retira de ſon trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce deſordre dura, Jonquille preſſoit amoureuſement les levres de la Princeſſe, & devint enfin ſi entreprenant, que Néadarné revenant à elle-même, ſe rejetta ſur le bord de la Loge, & ramena ſa vertu de la plus dangereuſe occaſion où elle ſe fût jamais

mais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de risque à l'Opera? Jonquille, au desespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la Princesse, & tous deux si égarés, que la Cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fut déconcertée au point que si l'Opera ne fût venu à finir, elle auroit assurément quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaisir d'un feu d'Artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu! quel est donc ton empire? Si le

le plaisir t'offense, si toi seule dois remplir une ame, ou chasse-l'en tout à fait, ou ne donne pas des remords !

CHAPITRE XIV.

Combien il est dangereux pour les femmes d'être peureuses.

JOnquille étoit pourtant bien mal-adroit, ou bien hardi, de proposer à la Princesse, après ce qui venoit d'arriver à l'Opera, d'entrer dans un Bosquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien ? Cependant elle y entra. Elle fut choquée, à la vérité, de trouver ce Bosquet extrêmement sombre,

pendant que le reste des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le Soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle au Génie, l'endroit où vous me conduisez, est-il si obscur? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il. Je n'en sai rien, reprit elle. N'en doutez pas, Princesse, dit-il, c'est une expérience de Physique. Elle n'insista plus, ne sachant s'il disoit vrai, ou non; mais elle résolut de le punir de sa témérité, en cas qu'il voulût abuser de l'obscurité du lieu où ils se trouvoient tous deux. Je serai bien aise, se disoit-elle, de lui faire voir combien il se trompe, s'il croit me trouver sensible. Il verra, que tout aimable

qu'il est, ses vertus valent bien ses agrémens.

Elle étoit encore à prendre cette résolution, lorsque Jonquille la pria de s'asseoir sur un petit gazon & de fleurs, qui étoit la seule commodité que l'on eût dans ce Bosquet. Néadarné s'y plaça, & le Génie, en soupirant, se mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais sentie, ne sut d'abord que lui dire. L'amour est violent, quand il inspire le respect: mais pour les plaisirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'est l'amour du monde le moins à desirer. Jamais il ne devine, ni ne saisit l'instant; toujours tendre, & embarrassant, il fait des protestations de déli-

careſſe, où peut-être il ne ſeroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condeſcendance poſſible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une paſſion desintereſſée? Exhortera-t-elle à la perdre, ou à demander une récompenſe, quand de ſoi-même l'on s'en détache?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela, & ſi Néadarné étoit entrée dans le Boſquet avec l'air qu'il lui avoit vu à la fin de l'Opera, il n'auroit pas été ſi timide. Mais elle avoit fait ſes réflexions; ſa phyſionomie étoit redevenue auſtere, & imposante, & il craignoit qu'en voulant la preſſer trop, elle ne s'armât d'une ſévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à ſe dépouiller qu'elle

auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue, il avoit saisi la main de Néadarné, il soupiroit, & la Princesse impatientée de se sentir toujours la main serrée, prit son texte là-dessus pour ouvrir la conversation.

Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarrasse, & je suis gênée de vous la voir tenir. Ah Princesse! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette satisfaction? Elle n'est rien pour vous, c'est tout pour moi: si vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuser à mon respect? Il est au-dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes Beautés trouvoient insensible, qui aurois cru les honorer en daignant les regarder; soumis auprès de

vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'ose pas même esperer la plus légere faveur. Ce n'est pas encore assez pour vous de m'accabler de votre indifference, vous me haïssez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colére. Ah! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vu vos funestes charmes? Mais, que dis-je? Pourquoi me plaindre d'une passion qui, toute malheureuse qu'elle est, fait encore ma félicité? Ah! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné, qui tout entier à vous, malgré vos mépris, voudroit pouvoir re-

tran-

trancher de ses jours, ceux qu'il a passés sans vous adorer? Est-ce moi, cruelle! que vous devriez haïr? Ah je ne vous hais pas! s'écria Néadarné d'un ton attendri; mais puis-je vous aimer? Ce cœur que vous me demandez, est-il à moi? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné? Son image, cette image si charmante! en peut-elle être effacée? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre générosité, détruisez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse: à ce prix, je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas, je le sens bien, un effort ordinaire que celui que je vous propose: mais à qui,

qui, pour une ſi belle action, puis-je mieux m'adreſſer qu'à vous ? Vous détournez vos yeux, vous ſoupirez ; ah ! mes prieres ne peuvent rien ſur vous. Oui, Princeſſe, je ſoupire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'eſt cependant pas mon malheur qui m'arrache ces ſoupirs, c'eſt l'impoſſibilité où je ſuis de faire ce que vous deſirez. Mon pouvoir, ſans bornes en toute autre occaſion, a dans celle-ci des limites qui me deſeſperent. Ne croyez pas que ce ſoit mon amour intereſſé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus ſacré, que s'il dépendoit de moi de

vous rendre, sans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque chose qu'il m'en coûtât, vous seriez satisfaite.

Le Génie prononça ces paroles d'un ton si pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dît vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princesse, de sa bouche, elle se l'étoit senti mouillée de larmes, & ces témoignages de la sincérité & de l'amour du Génie l'attendrissant, elle soupira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah Jonquille! Jonquille! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroitroient sinceres, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déja prévenu,

venu, & au point, que malgré l'attendrissement que vous lui inspirez, la passion dont il est rempli, n'en est pas un moment distraite ? Je croi pourtant pouvoir vous avouer sans crime, que sans cette premiere flâme, il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entrainera point d'autre, & dans ce séjour dangereux, ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en disant ceci, ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'Opera, ou qu'elle croyoit que pourvu qu'on évite la derniere occasion, ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus, quoique mon amour ne doive

pas

pas être récompensé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincere. Peut-être qu'en ma faveur, le Destin révoquera cet Arrêt qui vous paroît si funeste. Je n'ôse m'en flatter, mais j'y employerai tous mes soins. Je ne serai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi, qui m'égale en puissance, & qui partage mes fonctions, sera choisi, sans doute, pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous sentirez peut-être moins de répugnance pour lui, que pour moi. Ah Jonquille! s'écria la Princesse, qu'avec un autre que vous, ma guérison seroit impossible!

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pu entendre de si douces paroles sans remercier

cier la personne qui les lui auroit adressées? Aussi Néadarné, qui les lui avoit dites sans penser que cela tireroit à conséquence, fut très étonnée lorsque Jonquille la pressant tendrement entre ses bras, plus vif qu'il n'avoit été respectueux, voulut se livrer à toute son ardeur. Cette situation étoit d'autant plus embarrassante pour la Princesse, qu'elle étoit dans cet instant extrêmement touchée, & de la tendresse du Génie, & des sentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'est si dangereux pour les femmes qui sont nées avec un cœur sensible, que cet état d'attendrissement où Néadarné se trouvoit alors. Le malheureux qui dans ce moment ôse les presser, arrache quelque-

quefois autant de leur compassion, que leur amant obtient de leur tendresse. Le triomphe n'en est pas si doux, mais il s'en faut peu qu'il ne soit le même. Qui sait encore, si ce qu'alors elles appellent pitié, n'est point amour? Dans un état aussi violent, peuvent-elles connoître qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient, son ame n'est pas capable d'une si tendre impression; il n'appartient qu'à une femme estimable d'en être susceptible.

Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne savoit plus que dire à Jonquille; l'irrésolution dura quelque tems, mais la vertu revint, & le Génie sentit par la vive résistance de Néadarné, qu'en vain il préten-

tendroit se la rendre favorable. Qu'on est embarrassé avec une femme vertueuse ! c'est bien pis encore avec celles qui font semblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une situation digne de pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere, s'amusoit des fusées qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'osoit plus s'approcher d'elle. Concombre attentive à tout ce qui se passoit, invisible pour Néadarné, s'approcha du Génie, & après lui avoir reproché son impertinente timidité, Profite, lui dit-elle, du secours que je vais te donner. Acheve ma vengeance, & tes plaisirs. Pren garde à ce que je vais faire. . . . .

Prenant, à ces mots, la figure d'une grosse Araignée, elle se glissa sous la robe de la Princesse. Néadarné ne la sentit pas plutôt, qu'elle poussa des cris horribles. Ah Seigneur ! dit-elle à Jonquille, je me meurs, une Araignée! ah! secourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi évanouïe. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de sottise que de sentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, sachant le chemin que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put se faire sans offrir à ses regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à

être

être décrites, le fussent-elles par l'Amour même. Le plaisir que cette vue lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par la Princesse qui, encore évanouïe, lui laissoit tout le tems dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déja l'enchantement de Néadarné étoit à demi dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eue de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit lorsqu'elle vit Jonquille entre ses bras. Il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, & ce fut sans peine qu'elle se déroba à ses emportemens. D'autant

plus

plus malheureuse en cela ; qu'un instant plus tard, elle étoit desenchantée sans offenser sa vertu, & qu'elle n'eut pas un assez grand usage du monde pour faire durer son évanouïssement, autant qu'il auroit été nécessaire. Ah traitre! dit-elle à Jonquille, sont-ce-là les effets de cette délicatesse que tu m'avois tant vantée ? La confusion du Génie ne lui laissa pas la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorsqu'elle voulut sortir du Bosquet. Il ne fut pas plus prompt à résoudre s'il devoit lui laisser le tems de se calmer, ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés, il vit

Néadarné peu loin du Bosquet, appuyée contre une statue, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fut plutôt à ses genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embrassant d'une façon tout à la fois timide, & suppliante; Voici le coupable, dit-il: divine Princesse, votre courroux est juste, je mérite toute votre indignation. Ah laissez-moi, perfide! s'écria-t-elle, laissez-moi; je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre! Oui, répéta-t-il, je suis coupable. Je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place, personne n'auroit pu s'empêcher de l'être: mais je ne sens que trop que ma justification seroit inutile, & qu'il est tems

que

que je vous délivre d'un objet odieux. Je parts; mais daignez plaindre quelquefois le sort de l'amant le plus tendre: il vous auroit moins offensée, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille en effet disparut.

Néadarné enflâmée de colere ne voulut pas le retenir, & resta appuyée contre la statue. Elle croyoit que sa haine ne pouvoit pas finir; mais voyant après une demie heure que le Génie ne reparoissoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle songea au but de son voyage, & en maudissant la nature du remede, elle n'en reconnut pas moins la nécessité. Prince! s'écria-t-elle, cher époux! objet unique de toute ma ten-

dreſſe! tu me fais ſans doute à préſent l'injuſtice de penſer que, plongée dans les plaiſirs les plus vifs, infidele à ton ſouvenir, & à notre amour, ſi dans les bras d'un autre je me rappelle ton idée, ce n'eſt que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi ſeul me réduis dans l'état le plus affreux! Ah cher Prince! reçoi mes ſoupirs: helas! je n'en ai encore pouſſé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t-elle par un retour ſur elle-même, Jonquille ne paroit pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je? Il eſt coupable; mais l'eſt-il tant, & dans l'état où je me ſuis miſe avec lui, pouvoit-il ſe contenir? C'eſt

ma peur que j'en dois accuser ; peur si vive ! que malgré ce qu'elle vient de me causer, la premiere Araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah Jonquille, revenez ! Si vous m'aimiez encore, ne seroit-ce pas assez pour vous retrouver que je vous desirasse ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles si pressantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, poussa un cri de surprise. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit passé : en personne noble, elle lui accorda sa grace ; & ils reprirent tous deux le chemin du Palais, sans que Jonquille osât lever les yeux sur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occasion ont donné plus de

tort à Néadarné qu'à Jonquille : ils trouvoient qu'elle avoit autorisé l'insolence du Génie, en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a personne qui n'eût succombé. Cela pourroit cependant demander plus de réflexion ; & avant de condamner Néadarné si décisivement, il faudroit faire juger la chose par une Belle qui eût une horreur invincible pour les Araignées, & qu'elle dît de bonne foi si, en pareil cas, elle auroit pris l'animal ; ou si, ayant son amant auprès d'elle, au reste amant maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.

CHA-

CHAPITRE XV.

Qui prépare à de grandes choses.

LA modestie de Néadarné, & la timidité de Jonquille, leur faisoient jouer un bien pitoyable personnage: d'autant plus sot encore, qu'il falloit que cela finît, & que les façons sont ridicules, où elles ne servent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute simple: ou elle vouloit être desenchantée, ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de sa situation, ou du moins qu'elle la supportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille; & puisqu'elle l'avoit cherché,

 pour-

pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicatesse, dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattît ; & puis, ce Jonquille qu'on lui propose pour une chose de cette nature, est une personne qu'elle n'a jamais vu : passe encore si c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs, il veut du sentiment, c'est le cœur qu'il attaque ; & d'une affaire passagere, il en veut faire une réglée : on ne peut pas s'en sauver à moins ; & quand même on voudroit se rendre, doit-on se rendre tout d'un coup ? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette derniere idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné ; & cela, par des raisons qu'on

trou-

trouveroit ici, n'étoit qu'elles sont déja dans un autre endroit de ce Livre.

Jonquille, qui devinoit à peu près les mouvemens qui agitoient la Princesse, ennuyé d'une si longue résistance, & ne doutant pas que, plus il lui marqueroit d'empressemens, plus elle s'armeroit de sévérité, résolut de lui paroitre moins amoureux, & d'attendre que la nécessité inspirât à Néadarné une résolution conforme au bien de ses affaires. Ce ne fut pas sans peine qu'il gagna sur lui-même de paroitre indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princesse dans l'avanture du Bosquet, avoient augmenté ses desirs; mais plus ils étoient ardens, plus il crut que pour les

satisfaire, il devoit les dissimuler. Il connoissoit le cœur, & il étoit sûr qu'en blessant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la remenant au Palais, il affecta de jetter dans ses excuses un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il se justifie; & en jurant à Néadarné un respect éternel, il mit dans ses protestations une sorte d'ironie qui lui fit croire que le Génie avoit apparemment trouvé des raisons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec secheresse, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas; & lui, sans témoigner qu'il s'en apperçût, la quitta après

après qu'il l'eut reconduite dans son Apartement, & sortit d'un air si détaché, que pour le coup, elle s'abandonna à son indignation. Toute la Cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la distraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de son manque de respect, elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux; elle se rappelloit ses transports avant l'Araignée, & en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choses les plus mortifiantes lui passerent dans l'esprit. Ciel! se disoit-elle, être méprisée à ce point! Voir tant de desirs s'évanouïr, après une occasion qui auroit dû leur don-

ner tant de vivacité! quelle peut donc être la cause d'une indifference si subite? Mais que m'importe, après tout, le dégoût que je lui inspire? Ne suis-je pas trop heureuse de ne lui plaire plus? Sans doute; c'est l'unique moyen de ne point offenser mon époux. Ah Moustache! Moustache! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce Génie seroit si dangereux pour moi, & que votre secret me sera ici de peu d'usage!

Elle rêvoit encore profondément, lorsque Jonquille rentra; il avoit fait de son côté des réflexions nouvelles, il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier longtems la Princesse, & qu'en lui laissant croire davantage son refroidissement, elle prendroit

de

de l'averſion pour lui. S'il n'étoit pas ſûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuſes diſpoſitions, & il n'étoit pas encore aſſez bien dans le cœur de Néadarné, pour pouvoir ſans riſque pouſſer loin ce manège. Il n'apartient qu'aux amans favoriſés, d'avoir des façons mépriſantes ; & d'ailleurs, il commençoit à être ſûr de ſa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit ; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit paſſé entre eux deux, Néadarné ne réſiſteroit pas tant ; que les libertés qu'il avoit priſes avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes ; & qu'une femme enfin que l'on a miſe une fois

dans une situation hazardée, n'est plus en droit de se fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la Princesse avec un air animé ; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de passion, & malgré la vertu qui l'obsedoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trompée dans ses conjectures. Je ne vous fais point d'excuses, *lui dit-il*, de vous avoir quittée ; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai pensé, répondit-elle, que vous aviez vos raisons pour le faire. Ah que vous me justifiez aisément, Madame ! reprit-il. Eh quoi ! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvasse coupable quand vous ne l'êtes pas ? cela seroit injuste. Oui je le voudrois, reprit-il ; une injustice de cet-

te

te nature me prouveroit de la ſenſibilité, & plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas, reprit-elle, avoir beſoin de vous chercher des crimes; & ſi pour vous ſatisfaire, il ne faut que vous gronder; je n'ai beſoin que de mémoire pour le faire longtems. A propos de cela, répondit Jonquille, je ſuis bien trompé ſi je ne me ſuis excuſé plus que je ne devois: ce n'eſt pas que je n'aye eu tort, mais c'eſt qu'il étoit impoſſible de ne pas l'avoir, & qu'à mon ſens, je ſerois bien plus coupable envers vous, ſi je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être reſpectueux! continua-t-il; que de graces! que de charmes! non, il n'eſt rien

qui

qui vous égale. Finissez vos éloges, dit-elle en rougissant; laissez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en souviendrons tous deux. Mais, est-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre rigueur subsiste encore? Si je ne puis me flatter d'un sort plus doux, que vous me rendrez malheureux! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, si je dois toujours être l'objet de votre haine, d'ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler! Jamais, Madame, je n'en perdrai le souvenir: toujours occupé d'un moment qui auroit été si doux pour moi si vous l'aviez voulu, en me rappellant les plaisirs dont il me combla, je me plain-

plaindrai sans cesse de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en souriant, ne vous exagerez point ce dont vous avez joui, & ce qui vous a manqué; vous n'aurez plus rien à desirer. Je ne m'exagere rien, Princesse, répondit vivement Jonquille, & mon imagination, sans doute, est bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire: au nom des Dieux, consentez-y. Non assurément, dit-elle. Eh bien, continua-t-il, permettez-moi d'agir sans votre consentement. Ce seroit bien pis, reprit-elle: si cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoissance, & du moins je voudrois... Mais de quoi vais-je m'inquiéter? il vaut mieux que vous ne me

de-

deviez rien, vous en ferez moins ingrat. Moi ingrat! s'écria-t-il: ah Madame! si vous saviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déja dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement; que voulez-vous que je vous donne? Que tout ce que le Destin veut que vous me donniez, reprit-il, me soit donné par vous, & que je n'aye point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous seule. Eh bien.... nous verrons, repartit-elle, embarrassée de cette conversation; mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Néa-

Néadarné, en finissant ces paroles, alla prendre un Luth qu'elle vit dans le sallon, & résolut de s'en occuper, croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de son côté se prépara à l'écouter, content de l'avoir rassurée sur ses charmes; & sûr que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de l'affaire du Bosquet, sans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le Luth; mais si tendrement, & elle chanta en même tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir son ardeur; & que Cormoran enchanté de la Princesse, fut obligé d'avouer que sa Vielle, & son Tympanon étoient

toient bien au-dessous du Luth, quand cet instrument étoit touché avec tant de précision, de brillant, & de délicatesse.

Le souper vint interrompre ces plaisirs, & en fournir d'une autre espece. Néadarné, qui commandoit en Souveraine, voulut que Cormoran se mît à table : le Génie, pour plaire à sa Divinité, le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'esprit, quoiqu'il l'eût singulierement tourné, fut très amusant. Néadarné qui commençoit à prendre du goût pour cette espece d'esprit, & qui cherchoit à s'étourdir sur sa situation présente, lui répondit très bien dans le même genre ; & Jonquille prenant le même ton, ils pousserent si loin le rafinement

ment des expressions, & la singularité des idées, qu'à la moitié du repas, aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princesse avoit de prolonger le souper, il finit; & après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduisit dans son Appartement; & en l'assurant d'un prompt retour, il la laissa entre les mains de ses femmes, à qui il ordonna d'user de diligence, & de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à sa flâme.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Distraction de la Princesse.

NEadarné frissonna en entrant dans cette Chambre fatale. Il n'étoit plus question pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle sentoit avec douleur qu'elle ne le haïssoit pas, & se craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle se présentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour son époux, elle ne pouvoit se dissimuler les graces de Jonquille, & sa supériorité en tous genres sur le Prince de Chéchian. Quelque-

quefois, elle pensoit qu'elle devoit s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvoit l'en sauver : mais la vertu reprenant le dessus lui faisoit rejetter cette idée. Souvent aussi, elle s'y abandonnoit avec plaisir. Quand cela m'arriveroit, se disoit-elle, qui en instruira mon époux? Le secret de Moustache ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons? Mais, quand je pourrois lui cacher mon deshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime? De mon crime! ai-je cherché à le commettre? N'est-ce pas un Oracle qui m'envoye dans ces lieux? En proye aux desirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports; & quand

quand même je les partagerois, seroit-ce ma faute? Puis-je répondre des mouvemens de la Nature, sa sensibilité est-elle mon ouvrage? Si l'ame devoit être indépendante des sentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre? Ah sans doute, cette bizarrerie n'est pas de la Nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces distinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, soumises à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumiere, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'est-elle pas assez puissante pour nous guider? Quel avantage est-

offre pour moi que ce discernement qu'elle me procure, si me laissant toujours en liberté de choisir, son impulsion ne détermine pas? & si ce choix est en ma puissance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les *Dieux* ne sont pas assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puisqu'ils sont les auteurs de la Nature, ils connoissent sans doute son pouvoir: c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors se seroient confondus avec nos mouvemens; cette tyrannie salutaire nous auroit rendu plus parfaites, plus dignes d'être leur Ouvra-

ge. Ont-ils craint en nous éclairant que nous ne fussions trop près d'eux ; ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre existence? Mais que dis-je? malheureuse! & d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille? S'ils ne m'avoient pas soutenue, auroit-il encore à desirer? L'amour que je me sens pour Tanzaï, tout fort qu'il est, ne me jetteroit pas dans un si grand desordre. Ah! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croyons; si nous étions attentifs à cette voix secrette qui nous parle, si nous ne la faisions pas taire, nos mouvemens se décideroient tout d'un

coup;

coup ; & nous éprouverions moins de combats dans notre ame, si cette voix étoit moins puissante. Mais après tout, que m'importe ce Génie, & quand je cèderois à ses desirs, ne puis-je pas, toujours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de sa tendresse ? Eh ! l'ame ne s'égare-t-elle pas ? Et malgré ma vertu, n'ai-je pas été, dans ce Bosquet, près de succomber ? Voyois-je Jonquille, Pensois-je à mon époux ? Ne m'étois-je pas perdue moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me suis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t-il pas couté ? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'est emparée de mes sens, ces mouvemens confus ne me disent-ils pas tout

ce que j'ai à craindre? Et qui combats-je ici? Le plus aimable des Génies! Ah! tâchons d'en perdre l'idée, fermons les yeux sur son mérite; que seroit-ce pour moi qu'un plaisir qui me couteroit tant de larmes, & qu'est-il auprès de cette satisfaction si pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher?

Pendant que Néadarné faisoit ces réflexions, ou d'autres semblables, ses femmes l'avoient deshabillée; il ne lui restoit plus qu'une robe legere, qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorsqu'elle ordonna à ses femmes de se retirer. On lui représenta respectueusement, qu'il falloit qu'elle se couchât; elle répondit, en se jettant sur un

un canapé, qu'elle ne vouloit point se coucher, & témoigna tant d'opiniâtreté sur cet article, qu'à la fin ses femmes se retirerent. Elles étoient à peine sorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de sa chambre.

Elle se croyoit bien en sûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin de son canapé, lorsqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée qu'elle se voyoit dans un état où il lui seroit difficile de se défendre contre lui, & qu'elle se doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, personne ne viendroit la secourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit sur son canapé, toujours des pré-

cautions contre moi ? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me perſécuter ? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions, vous ſavez que je ne veux que vous ſervir, vous reconnoiſſez mal mon zèle. Ce zèle, repliqua-t-elle, m'eſt ſuſpect, & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteſte pas la ſource. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il. Je pourrois vous répéter que pour vos intérêts mêmes, vous devriez me montrer moins de rigueur ; mais vous les conſultez ſi peu, que ſans doute vous ne m'en croiriez pas. Jouiſſez donc du plaiſir que vous donne votre ſévérité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï,

zaï, en vous retrouvant si fidèle, s'applaudisse de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, si jamais le bonheur de sa destinée le ramène entre les bras de Concombre. (Ici la Princesse devint fort attentive, & fronça un peu le sourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bizarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'aversion. Auriez-vous mieux aimé qu'usant du privilege de mon emploi, je vous eusse traitée comme une femme ordinaire? Mais non, dit plus doucement la Princesse. Ce sont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois surmonté cette fierté si farouche

si je l'avois moins ménagée? Je cherche à vous rendre votre situation moins pénible; je croi qu'il est mieux pour vous, puisqu'enfin vous devez céder; que vous m'apportiez moins de répugnance; & ce procédé, dont toute autre que vous auroit sans doute été touchée, vous revolte. Ah Princesse! ajouta-t-il en s'asseyant sur le canapé, je méritois de vous moins d'injustice, & plus de complaisance. (En cet endroit, Néadarné commença à réver.) J'ose dire, que si vous aviez pu être touchée de quelque chose, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point opposé une si cruelle ingratitude. Ce n'est pas, continua-t-il en posant doucement sa main sur la jambe

de

de la Princesse, ce n'est pas que je croye avoir mérité de vous aucune récompense : mais vous vous lasserez de l'état auquel Concombre vous a réduite ; il ne me sera plus permis de vous revoir, & le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce service que vous aurez refusé de moi. (Alors, la Princesse le regarda assez longtems, rebaissa les yeux, soupira assez tristement ; & Jonquille s'avança sur le canapé, & lui prenant la main, poursuivit ainsi son discours :) Si vous me haïssiez moins, vous ne vous verriez pas sans horreur obligée de recourir aux soins d'un autre, qui, moins sensible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejetté les miens. Je

 ne

ne me souhaite pas même cette consolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce discours si tendre, Néadarné serra la main de Jonquille qui tenoit la sienne, & le Génie avançant à diverses reprises celle qu'il avoit d'abord posée sur la jambe de la Princesse, en fit usage assez indiscretement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah Princesse, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flâme ! mes sentimens sont dignes d'une aussi grande félicité. Mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il en la baisant avec ar-

deur,

deur, & vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siège de Néadarné, si bien, & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement, à la derniere : mais le Génie avoit si bien pris ses mesures, que quels que fussent les efforts de Néadarné, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille

dans les termes les plus supplians, de ne pas pousser plus loin ses entreprises ; mais le Génie, aussi distrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ses prieres que par de plus grands efforts. Elle recommença sa résistance, mais elle éprouva pour-lors que la vertu la plus sévère peut combattre, mais n'est pas toujours sûre de vaincre. Les obstacles que le Génie opposoit à sa fuite, & ses transports, exciterent enfin sa fureur. Barbare ! s'écria-t-elle, ah trai . . . ! Les cris les plus douloureux l'interrompirent, & par la peine qu'elle eut à être desenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle essuyoit, & sa résistance l'avoient

ac-

accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espece d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux ; & lui déroba en même tems le desagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille ! le victorieux Jonquille ! loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proye de ses desirs ; il attachoit sur elle ses regards enflâmés, il l'accabloit des plus tendres caresses, & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça

que Néadarné reprenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la Princesse en ouvrant les yeux, le vît à ses genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le desordre dans lequel il l'avoit mise, la rendoit encore plus charmante; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi fermés: elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes, & donna de nouvelles forces à son indignation; elle se releva avec fureur, & courant aux portes pour sortir, son desespoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah monstre! s'écria-t-elle, monstre indigne du jour! oses-tu t'offrir encore à mes regards? Oses-tu

me

me retenir ? . . . Pour bien exprimer la colere de la Princesse, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même situation : on laisse donc aux Lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuisa : il l'avoit prévu, & dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il quand il vit qu'elle ne parloit plus ; me voudrez-vous toujours punir de mon zéle, & vous opposerez-vous sans cesse à ses effets ? Est-il dit que vous ne voudrez jamais consentir à ce desenchantement qui vous est si nécessaire ! Ah traitre ! s'écria-t-elle, plût aux Dieux que je fusse encore à le souhaiter !

ter! Si vous n'avez que cette raison pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un sentiment moins rigoureux: quelque chose que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, & sans un consentement formel de votre part, vous ne pouvez sortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord, parce que je ne voulois devoir qu'à vous seule le plaisir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point, & qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre; mais il vous est aisé de vous convaincre par vous-même que ce que j'avance n'est point faux. Je ne pré-

tends au reste vous assujettir à rien ; maitresse de rester, ou de partir, si je vous rends graces de l'un, vous ne me verrez point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne sait comment, reconnut qu'en effet son desenchantement n'étoit point réel ; elle ne pouvoit en accuser le secret de Moustache, puisqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le composoient, & elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la nécessité de permettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque chose au Prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit se passe, & vous ne

ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorſqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, ſi je viens troubler ton repos: mais deux Dames, que la Princeſſe ſeule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux; elles implorent ton ſecours avec tant de vivacité, & leurs maux exigent des remedes ſi prompts, que j'ai cru devoir t'avertir des plaiſirs qui t'attendent.

C'en eſt aſſez, Topaze, dit le Génie, ſortez; & vous, Princeſſe, dit-il à Néadarné, volerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous? C'eſt à vous à vous décider, & à ſeconder le pen-

chant qui m'attache à vos charmes. Topaze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte est-elle, demanda-t-il, la seule qui vous occupe? Elle sourit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais; & dans l'instant, la vertu & le scrupule, bannis tous deux d'auprès d'elle, cèderent en soupirant, leur place aux plaisirs.

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux Prudes, qu'il est des occasions dangereuses.

S'Il est flatteur de triompher d'une Beauté sévère, il faut avouer aussi qu'il en coûte bien pour en venir là. Une chose qui doit surprendre, c'est que depuis que les femmes savent qu'il faut céder, elles n'aient point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains fats dans le monde qui soutiennent qu'on ne leur a jamais opposé de résistance, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils se vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les

a

à accablé de mépris. Heureusement pour les femmes, cela ne tire pas à conséquence, & les honnêtes-gens n'en ont pas moins à soupirer. Quelque jour peut-être elles penseront mieux, ou plus mal; je dis plus mal, car Jonquille auroit eu moins de plaisirs, si Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent tout le monde le fait, à la tenir de son aveu. Toute autre que la Princesse n'auroit pas révoqué son consentement: mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finissoit pas sur ses bienséances, & à qui les sottes délicatesses de Jonquille en faisoient sans cesse imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en dise, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne

nous

nous l'a peint : passe qu'il demandât à Néadarné la permission de la porter dans son lit, une chose de cette nature vaut au moins une politesse ; encore est-il des occurrences où il est plus poli, & plus sûr de ne rien dire. La vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le tems de l'être, & il n'est pas décent d'obliger une Belle à refuser ce qu'elle laisseroit prendre, si on s'avisoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la Princesse de lui permettre d'approcher d'elle ; & la Princesse, sur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il se revolta à ce refus injuste, & s'avisant enfin de ses bévues, il approcha malgré elle, & par ce coup

d'au-

d'autorité, lui en imposa si bien qu'elle n'osa plus rien dire. Il se hazarda alors à lui donner de ces noms tendres, en usage parmi les gens qui sont parfaitement bien ensemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offensa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoit le prix des gradations, il la prit dans ses bras, l'y serra voluptueusement, & par des caresses faites à propos, lui donna insensiblement une idée assez vive du plaisir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre chose. L'amoureux Jonquille enfin, payé de sa délicatesse, reçut autant qu'il donnoit, & vit sa Princesse enivrée de volupté, se prêter de bonne grace aux soins qu'il prenoit pour son desen-

desenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux, & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laisser à la Princesse le tems de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ruse fit son effet, & une fantaisie de Néadarné en rendit le succès entier: elle alla s'imaginer que Jonquille ressembloit à Tanzaï, & en s'étonnant fort en elle-même que cette ressemblance ne l'eût pas frappée plutôt, elle se livra à son erreur, & par amour pour le Prince, ne laissa rien à desirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, caresses tendres, soupirs enflâmés, transports voluptueux, abandon de soi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand Enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasci-

fasciné les yeux de la Princesse un tems considerable, qu'il laissât reposer le charme. Néadarné sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison, il lui vint des idées tristes; son desenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille; c'étoit une chose faite, elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidélité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer le Prince; & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte, de lui avoir fait ressembler Jonquille? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incerti-

étude où elle étoit sur le secret de Moustache : Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver ? Déterminée à savoir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses ; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ses idées, qu'elle crut pendant longtems qu'elle ne s'en ressouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit pensé Jonquille ? il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit ; & si elle l'avoit perdu tout à fait, le moyen de reparoître auprès de Tanzaï ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la presser, & l'inter-

perdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse, elle prit son secret, & s'en servit si à propos, que Jonquille crut la Princesse plus enchantée que jamais, s'en plaignit, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire, & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princesse, plus il s'empressa d'y remédier. Néadarné qui, quoi que le Génie eût dit de sa sensibilité, n'avoit pas compté sur un si grand zèle de sa part, ne savoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude; le laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas

manquer trop à Tanzaï ? Il étoit singulier qu'elle fît cette derniére réflexion ; mais les femmes sont délicates, & Néadarné qui croyoit avoit fait assez pour le Prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé,) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon ; mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit : & si cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, quelle ne seroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fal-

fallut donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup, elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de ce miracle, & le rejetta entierement sur lui. Quelque flatteur que fût ce propos, il s'en défendit avec toute la modestie possible, & s'obstina à n'en donner l'honneur qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement, & quelque civile que fût la Princesse, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout sur elle. La nuit cependant s'avançoit,

çoit, & la Princesse qui avoit suffisamment essayé son secret, & qui n'avoit plus rien à desirer pour elle-même, se crut obligée de penser à Cormoran; elle ne savoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroissoit pas d'humeur à s'assoupir si-tôt, & il lui paroissoit impossible de se servir de la Pantoufle tant qu'il seroit éveillé.

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je parts: je voudrois bien pouvoir donner au sommeil le reste de la nuit; j'ose attendre de votre complaisance... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi cette complaisance que vous me demandez; je ne mériterois

pas

pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit-elle promptement, ah Seigneur! vous ne l'esperez point, & je ne conçois pas comment vous ôsez me faire une semblable proposition... J'ai cru, répondit-il, que sans manquer au respect, je pouvois vous la faire, & que nous avions été assez bien ensemble ici, pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même, que de toutes les personnes de la Terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus: l'amour que je ressens

pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penser à vous. Jusques ici, je ne suis point criminelle ; les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux : mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission, Princesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout, j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne pusse vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendresse, toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maitre de prendre

sa

sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez, & vous ne saurez jamais si c'est à lui, ou à moi, que vous livrerez votre cœur. Ah grands Dieux! quel supplice! s'écria la Princesse. Elle se seroit sans doute affligée beaucoup, si le Génie la voyant dans de si tristes dispositions, ne se fût cru dans l'obligation de les dissiper. Néadarné lassée de ses transports auroit bien voulu les éviter, mais comme elle avoit été la victime de son amour pour Tanzaï, il fallut encore qu'elle le fût de ses égards pour Moustache. Il étoit nécessaire de provoquer le Génie au sommeil, & sans cela, elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raison qu'elle se servit encore de son secret;

une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit amener la Pantoufle. Le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer. Elle, lui faisant dans l'instant sentir la Pantouffle, le plongea dans le sommeil le plus profond; & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'Ile. L'amoureux Génie, qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié

pour

pour rendre superbes, & di-
gnes de la Beauté qu'il en pa-
roit, ceux dont Néadarné se
couvrit malgré elle. Sa répu-
gnance à cet égard pouvoit
avoir plus d'une cause : elle ne
pouvoit plus avec ces habits
dire au Prince qu'elle avoit rê-
vé, & n'imaginoit rien pour le
tromper là-dessus.

Malgré l'inquiétude dans la-
quelle ces nouveaux vêtemens
la plongeoient, elle ne put refu-
ser à Jonquille l'estime que mé-
ritoient ses procédés. Elle s'ap-
procha du lit où il dormoit si
profondément. Elle le consi-
dera longtems, sa beauté l'é-
mut. Adieu, lui dit-elle en
soupirant, adieu, aimable Gé-
nie; puissent tes jours éternels
couler dans les plaisirs! puisses-
tu perdre à jamais le souvenir

 de

de la triſte Néadarné ! puiſſe-t-elle elle-même t'oublier ! elle ſe ſeroit crue trop heureuſe de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenue, ſi ſon cœur & ſa main avoient été à elle. Adieu : elle ne peut rien pour ta *félicité*, daigne ne jamais troubler ſon repos ! En achevant ces paroles, elle le baiſa doucement au front, & s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle ſentit murmurer ſa vertu.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Où le Lecteur lira des choses qu'il prévoit depuis longtems,

LA Princesse, armée de la Pantoufle, traversa, sans être vue, tous les Apartemens du Palais. Le Soleil étoit déja levé: elle craignit, comme elle n'avoit pas pu avertir Cormoran de son dessein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher, & que le Génie en s'éveillant ne dérangeât toutes ses mesures. Heureusement, elle n'alla pas loin. Cormoran, que ses malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au sommeil, rêvoit tristement

ſur la terraſſe. Elle ſe découvrit à lui. Ne perdons point de tems, Seigneur, lui dit-elle, ſortez de votre eſclavage, & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah Princeſſe! s'écria Cormoran, ſeroit-il poſſible que Mouſtache penſât encore à moi? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle: oui, ſon cœur prévenu pour vous de la paſſion la plus vive, ſouffre autant éloigné de vous, que vous ſouffrez abſent d'elle. Eſt-elle toujours Taupe? demanda-t-il: Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en ſa puiſſance! Échappés tous deux à ſon courroux, repliqua-t-elle, venez jouir d'un ſort plus heureux, & lui rendre cette figure char-

charmante qui vous inſpiroit tant d'ardeur. Mais, avez-vous encore la Pantoufle de la Fée? Oui, reprit Cormoran; mais il ne m'a pas été poſſible, depuis dix ans que je la poſſede, de la regarder une ſeule fois: occupé ſans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaiſirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiſer, ou je n'ai pas ôſé, de peur que le Génie me ſachant poſſeſſeur de ce tréſor, ne me le ravît encore. En connoiſſez-vous la vertu? demanda Néadarné. Non, reprit-il; & quelle eſt-elle? De vous rendre inviſible. Ah que ne l'ai-je ſu plutôt! s'écria-t-il; que cette connoiſſance m'auroit épargné de tourmens! Peut-être auſſi, dit-elle, que plutôt, elle ne vous au-

auroit servi à rien. L'intention des Dieux étoit sans doute que vous fussiez malheureux dix ans ; & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais, finissons ces discours, craignez encore la colere du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille; prenez votre Pantoufle, & suivez-moi. Ce n'est donc pas lui qui finit mes peines? demanda-t-il. Non, reprit la Princesse : en-vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie ? Paix, répondit-elle; que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiscretion ne vous échappe ; & s'il en est besoin, soutenez que je n'ai vu le Génie qu'une minute,

nute, & encore devant vous; autrement, vous me perdriez: vous ſaurez un jour les raiſons qui doivent vous forcer au ſilence ſur cet article, ou à appuyer mes diſcours. Ne craignez rien, Princeſſe, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors, il tira la Pantoufle de ſa poche, & ſuivant la Princeſſe, ils paſſerent devant les Gardes de Jonquille ſans qu'aucun d'eux les apperçût. Ils parvinrent au Port ſans rencontrer plus d'obſtacles que dans le Palais, prirent une des Barques de Jonquille, & quitterent l'Ile, non ſans que Néadarné ne regardât ſouvent, & avec un peu de triſteſſe, l'endroit du Palais où elle avoit laiſſé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas,

ſa

ſa vertu avoit aſſez éclaté pour qu'elle ſe permît cette légere ſatisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât, mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit paſſé entre eux, & ne pouvoit raiſonnablement le regarder que comme ſon libérateur. Toutes ces idées s'effacerent de ſon eſprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ſes gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre, elle fit monter Cormoran avec elle dans ſon Palanquin, & reprit le chemin de la Ville Bleue, en s'occupant ſeulement du plaiſir de revoir Tanzaï.

Elle n'étoit plus inquiete ſur

le

le secret de Moustache; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laissoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé. Avant même de sortir du Palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les secourables paroles; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la Ville Bleue sans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï; la crainte que, malgré ses discours, il ne découvrît la vérité de l'avanture, ou que Jonquille ne fût indiscret; la honte dont en elle-même elle se sentoit couverte, excitoient dans son cœur les mouvemens les plus cruels, & y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux.

Ce

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle craignoit ſa préſence. Tanzaï, malgré l'eſprit de Mouſtache, & les conſolations qu'elle lui avoit apportées, avoit penſé mourir de chagrin. Quoi! diſoit-il à la Fée, j'ai pu conſentir qu'elle allât trouver Jonquille! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon deshonneur, & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidèle à ſon retour? Helas! en cet inſtant peut-être elle oublie dans les bras du Génie, mon amour, & mon deſeſpoir. Pour vous oublier, dit Mouſtache, je ſuis bien ſure que non; & je répondrois bien que ſi, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, ſa vertu n'en aura pas été offen-

 ſée.

sée. Oh sans doute ! reprenoit-il, on se souvient beaucoup de sa vertu, & il dépend d'une femme de l'avoir présente à ses idées dans ce moment-là. En ce cas, repartoit Moustache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la Princesse ? Et si par hazard elle revient de l'Ile, telle qu'elle est partie, laide, & inutile, de quel œil la reverrez-vous ? Je n'en sai rien, dit Tanzaï ; vous prenez bien votre tems pour me faire de ces argumens-là ! vous raisonnez les passions avec une exactitude impatientante, & pourvu que vous fassiez un beau & long discours, le reste ne vous est de rien. Je hais aussi de vous voir injuste, reprit Moustache, & je voudrois que

que vous fussiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu plus sur ma puissance, & que les soins de Barbacela pour vous, vous rassurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter sur votre protection, ou sur la sienne, je puis garder mes inquiétudes ; & à juger de ses soins pour moi, par une occasion où je me suis trouvé, je ne dois pas esperer qu'elle soit utile à la Princesse. Vous-même, si votre pouvoir est si grand, que n'avez-vous empêché son départ ? Vous savez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du Destin. Fort bien, reprit-il ; & si les ordres suprêmes du Destin sont que Néardarné ne puisse me revenir telle que je la souhaite, que par l'en-

l'entremise de Jonquille, puisqu'on ne peut s'y oppoſer, de quel biais uſerez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent ? Vous qui aimez tant les raiſonnemens, en voilà un, répondez-y. La choſe n'eſt pas difficile, répondit-elle : Filles du Deſtin comme nous le ſommes, ce qui ſeroit impoſſible aux mortels, nous devient aiſé ; s'il ne peut révoquer ſes arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins, & nous laiſſant ſous lui la conduite de l'Univers, nous permet de favoriſer les objets ſur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je croi, de mon amitié, & vous devez-vous ſouvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit qu'en

 cas

cas que Jonquille n'en agît pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous ? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran ; & de terminer par-là sa pénitence ? Jonquille s'en seroit apperçu, reprit-elle : Cormoran devoit rester si longtems en son pouvoir, & il l'a employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là-dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la Princesse, le rend plus aisé à être trompé. En vérité ! le Destin votre Pere ordonne d'étranges

ſottiſes, & vous les reparez par de ſinguliers moyens. Oh! répondit Mouſtache, vous ne méritez pas d'être raſſuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicateſſe. Quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous ſiéroit mal de le lui reprocher; & quand il fut queſtion pour vous de paſſer une nuit avec Concombre, vous fites moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crutes ridiculement que le plus bel objet de la Terre vous tendoit les bras, vous vous livrates en inſenſé à tout ce que vous dit la Chouette: & ſi la Princeſſe ſavoit à quel point vous lui futes infidele, je ne réponds pas que, malgré ſa vertu, elle ne ſentît quelque douceur

à vous en punir. Au nom de Cormoran ! Moustache, dit Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette détestable Ile des Cousins : elle ne fut que trop bien vengée ; & si, comme je n'en doute point, vous savez le reste de l'Histoire, vous devez me rendre justice, & vous n'ignorez pas que le desir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétablissement. Je vous garderai volontiers le secret, dit la Fée, mais soyez plus tranquille ; & ne m'outragez pas au point de douter toujours de mon pouvoir ; il va plus loin que vous ne pensez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulut ; mais son inquiétude étoit si forte qu'il ne put un moment la suspendre, &

que

que la Fée impatientée de ses plaintes fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée : encore n'auroit-il fait que de mauvais songes, si Moustache, pour l'intérêt de la Princesse, ne lui en eût procuré d'agréables.

CHAPITRE XIX.

Plus nécessaire, qu'agréable.

TAnzaï sortoit à peine d'une de ces gracieuses illusions que la Fée lui présentoit, lorsqu'il vit arriver la Princesse. Il venoit, en rêvant, de la voir, insensible aux feux de Jonquille, refuser sa guérison ; & le Génie touché de

tant de vertu, la lui procurer ſans en prétendre aucune reconnoiſſance. Ce ſonge l'avoit diſpoſé à bien recevoir Néadarné. Il courut au-devant d'elle : mais quand il la vit couverte des préſens de Jonquille, & menée par Cormoran, il imagina que la délivrance de ce Prince *lui* avoit couté plus d'une complaiſance, & que ſi elle avoit été ſi vertueuſe, Jonquille l'auroit eſtimée, mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute ſa jalouſie ſe réveilla : il la regarda ſombrement, & répondit avec hauteur aux civilités de l'amant de Mouſtache. A peine cette Fée eut-elle entrevu Cormoran, que ſa métamorphoſe ceſſa, & que ſous les habits les plus galans, Tanzaï & la Prin-

Princesse virent une femme grande, un peu seche, l'air coquet, minaudier, & précieux, qui se précipita dans les bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une moustache à la Chinoise, qui fut la premiere chose que baisa Cormoran, & qui, selon Tanzaï, faisoit sur le visage de la Fée un effet assez ridicule.

Comme il étoit de mauvaise humeur, il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Moustache, il s'attendoit à voir une personne miraculeuse, & ne fut pas fâché quand il vit dans ce Prince si vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle, & contrainte, & qui ne lui parut avoir pour tout agré-

ment qu'un air fade & doucereux, qui annonçoit le caractere de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espèce de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en seroit plus diverti; mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princesse s'étoit approchée de lui en tremblant, & pendant que les deux amans réunis se disoient tout ce qu'un amour longtems malheureux, & enfin satisfait, peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne silence, se refusa à ses embrassemens. Que vous êtes cruel! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendresse! je n'ai point

point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle, vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, & je ne vois pas pourquoi....... En vérité! Prince, dit Moustache qui, à leur querelle, s'étoit rapprochée d'eux, vous êtes bien injuste de toutes façons, & si vous saviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne la témoigneriez pas si hautement. Ecoutez-moi, continua-t-elle en le tirant à part: vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre, je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je

vous prouverai l'innocence de la Princesse; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette Isle, vous inquiete : il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran qui n'a pas quitté un instant Néadarné, que plus délicate que vous, ce Génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité ? Vous saviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embrassemens cette sombre jalousie, que la Princesse ne vous pardonneroit peut-être pas si elle duroit,

plus

plus longtems ; & souvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos soupçons, que de tous les hommes du monde vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le reproche seroient le moins permis. Allez expier à ses pieds le crime de l'avoir si injustement outragée, & sans perdre du tems à l'interroger, disposez-la doucement à vous donner des preuves complettes & de sa vertu, & de sa tendresse pour vous.

Tanzaï ne sachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air aussi soumis qu'il l'avoit eu fier ; & Moustache étant sortie avec Cormoran, avec qui elle avoit aussi à s'éclaircir de bien des choses : Si j'en crois

Moustache, & l'estime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahie: mais pardonnez à ma délicatesse, si j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous eusse point aimée; & je me suis trouvé dans des circonstances si cruelles pour mon amour, si dangereuses pour vous, qu'il ne m'a pas été possible d'être sans inquiétude. Ce fatal Oracle qui ordonnoit que vous allassiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raisons pour trembler! & qu'il me seroit doux que votre tendresse pour moi vous eût fait surmonter tant d'obstacles! Ah Seigneur, répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas cessé un moment de

vous

vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins, n'a pu toucher un cœur que vous possedez tout entier. Ce Génie sans doute étoit pressant, reprit Tanzaï, il sembloit que vous lui fussiez destinée; il vous aura trouvée belle, il étoit maître! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dûsse lui inspirer des desirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparoitre cette laideur, que seul il avoit causée; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette Ville, qui étoient

dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la Princesse, & sans savoir à qui je dois le retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ses yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours: mais en quel état revenez-vous? Portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour cet article, aussi inutile que pour l'autre? Seigneur, dit-elle en baissant les yeux, comme ce n'est pas moi qui me suis apperçue de ma premiere métamorphose, ce n'est pas encore à moi à décider s'il ne

nous

nous reste plus rien à desirer à l'un & à l'autre. Vous savez du moins, continua Tanzaï, si Jonquille a été sensible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous sa sainte volonté, pour m'exprimer selon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrémens que je puis posseder, il m'a forcé de lui apprendre quel étoit le sujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ses desirs. Eh bien? interrompit Tanzaï en rougissant. Eh quoi! Seigneur, dit-elle, vous savez

que je vous aime, & vous m'interrogez! Mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le Prince? Tout ce que ma passion pour vous a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette premiere tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé; n'a-t-il pas cherché à vaincre vos rigueurs? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, & je sens qu'à sa place, je ne serois pas resté insensible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté, il a cru que ses soins pourroient me faire accepter son hommage; il m'a tenu les discours les plus tendres;

dres ; & plus touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur, que des plaisirs dont des Beautés plus faciles le laissent jouïr sans qu'il lui en coûte de soins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait sur lui la plus forte impression. Les fêtes les plus superbes m'ont déclaré son amour. Plus souveraine dans son Ile, que lui-même, j'ai vu ses Sujets, à son exemple, s'humilier devant moi ; l'amant de Moustache qui languissoit dans la plus cruelle captivité, a vu tomber ses chaines, & finir ses tourmens, je l'ai enfin délivré.... Mais, ce Génie pour prix de tant de soins n'a-t-il rien exigé de vous ? interompit Tanzaï. Soumise à son pouvoir supréme dans le tems méme qu'il

le

le dépofoit entre vos mains, n'a-t-il pas cherché à l'exercer fur vous? Comment enfin votre guérifon vous a-t-elle été procurée? Le Génie, reprit-elle, s'eft laffé de mes refus, autant que je me laffe de vos queftions: plus amoureux que vous, & moins injufte, il a refpecté mes pleurs. Je ne fai fur qui font tombés fes tranfports, je ne fai moi-même en quel état je fuis fortie enfin de fon Ile: Je me retrouve avec vous, vous me faites fubir le plus injurieux examen; fans mémoire, & fans reconnoiffance, vous ne vous fouvenez pas que vous feul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obeïr. Eh bien, confommez vos injuftices, rom-

rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre, & puisqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr : . . . Ah Princesse ! dit Tanzaï en se jettant à ses genoux, je reconnois tous mes torts : épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous seroit pour moi le plus affreux. Oui, je croi que toujours tendre & fidèle, vous n'avez pas cédé aux transports de Jonquille : mais que vouloit donc dire l'Oracle, & si vous êtes telle que mes transports vous souhaitent, par quel moyen suis-je échappé à l'affront qui sembloit m'être destiné ? Je vous ai déja dit, Prince, reprit Néadarné, que je ne sai si Concombre n'est plus à craindre pour nous : j'ai cependant

dant lieu de soupçonner que sa colère ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuyé de ma résistance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut suggerer de séductions, me laissa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un Apartement dont je fermai toutes les portes sur moi : couchée sur un canapé, j'y déplorois ma situation : je me mis à rêver profondément à mes malheurs, je m'endormis, & après le songe le plus funeste pour ma pudeur, & pour mon amour, songe! qui tout éveillée que je suis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement considerable....

Ah Singe barbare! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus

rien ; & ce songe fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient justes. Je ne conçois pas bien, reprit la Princesse d'un air de courroux, d'où peuvent naitre ces transports, & quelle peut être l'offense que j'ai commise envers vous. Jusques ici, telle a été la conformité de nos avantures, que j'ai cru que vous ne deviez pas vous étonner qu'un songe finît les miennes. Punis tous deux de la même maniere, pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même remede ? Ah ! s'écria Tanzaï, plût aux Dieux cruels qui me poursuivent, que je n'eusse point à leur reprocher ce remede affreux qui vous coute si peu de remords ! Eh bien, Seigneur, répondit Néadarné, livrez-

vous à votre colere : vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je consens à l'être. Faites une réalité de mon songe : oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre si digne de vos desirs : oubliez que j'aurois pu sans crime me livrer à Jonquille ; mais laissez-moi aussi vous fuir pour toujours, & puisque vous ne me jugez plus digne de votre estime, ne me parlez jamais de votre amour. La Princesse prononça ces paroles d'un ton si absolu, & marqua tant de courroux, que Tanzaï dominé par sa tendresse, cessa ses reproches, & se souvenant de l'épreuve que Moustache lui avoit conseillée, voulut calmer Néadarné, & l'embrassant avec trans-

transport, la réduisit au point de ne lui rien refuser malgré sa colere. Ah Barbare! lui dit-elle tendrement, laissez-moi, vous ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à satisfaire son amour & sa curiosité, ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses; & Néadarné vaincue par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toujours sa gloire, & sa tranquillité.

CHA-

CHAPITRE XX.

Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Differends sur l'Ecumoire terminés à l'amiable. Fin de l'Histoire.

C'Eſt pourtant une belle choſe que les enchantemens! car il eſt de notoriété publique que la Princeſſe n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve; & il eſt tout auſſi vrai que Tanzaï, qui ne ſavoit rien du ſecret de Mouſtache, fut obligé d'avouer que ſa défiance avoit été injuſte. Auſſi Néadarné, qui n'avoit pas un médiocre interêt à lui calmer l'eſprit, avoit-

elle,

elle, avant de ſortir de l'Ile, prononcé trois fois ſur ſa perſonne les paroles myſtérieuſes: pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Ile, à la Ville Bleue, elle les avoit redites; & l'on peut penſer que dans la ſituation où elle ſe trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en ſervir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois, ſans imaginer qu'il tirât à une certaine conſéquence, l'avoit déguiſée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore beſoin du ſecours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obſtacles, fit d'inutiles efforts pour les ſurmonter: ni ſa tendreſſe, ni ſon courage ne lui ſervirent. Transporté d'amour, & de plaiſir, Ah Princeſſe! s'écria-t-il, quel eſt

mon

mon malheur! mais quelle eſt votre vertu!

Eh quoi! Prince, lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes! Auriez-vous mieux aimé que je vous euſſe mis hors d'état d'en faire de cette eſpece? Ah! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne ſentoit alors que ſa paſſion, pourquoi avez-vous tout refuſé à Jonquille? Quelles ſeront nos reſſources? Helas! après ce ſonge que vous venez de me reprocher, je n'eus pas beſoin du moins de recourir à un ſecond voyage; y ſerez-vous condamnée? Mais dites-moi, je vous en conjure, quel eſt donc ce ſonge qui, chez Jonquille, s'eſt offert à vos eſprits? Permettez-moi plutôt, répondit Néadarné, d'en oublier toutes les circonſtances.

Quoi

Quoique convaincu à présent que ma fidélité a été réelle, vous avez trop de délicatesse pour entendre sans émotion le détail d'une chose aussi desagréable; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Ile fatale, & daignez ne m'en rappeller jamais le souvenir. Au reste, ne soyez plus inquiet sur ma guérison : Moustache aujourd'hui rentrée dans tous ses droits, s'opposera à Concombre, & Barbacela sans doute nous aidera de sa puissance. Ainsi, ajouta-t-elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obstinez pas davantage à mon desenchantement, vos efforts seroient inutiles. Tanzaï, qui étoit le Prince du monde le

plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis: mais obligé bientôt de reconnoitre que Néadarné lui avoit dit vrai, il ſortit avec elle pour rejoindre Mouſtache & Cormoran. Il ſeroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occaſion il diſoit de tendre à la Princeſſe: Qu'on ſe figure un *homme* éperdument amoureux, & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui eſt convaincu de toutes façons qu'il eſt échappé au péril qui le menaçoit.

Ils ne furent pas longtems ſans rencontrer Mouſtache, qui panchée nonchalamment ſur ſon ſpirituel Cormoran, ſortoit du jardin. La Fée s'apperçut aiſément à l'air ſatisfait de Tanzaï, que Néadarné étoit dans ſon ame hors de

tout ſoupçon ; & pendant que les deux Princes ſe renouvelloient leurs politeſſes, Eh bien, dit Mouſtache à Néadarné en la tirant à part, comment s'eſt paſſé l'éclairciſſement ? A cet égard, reprit la Princeſſe, je n'ai rien à ſouhaiter, mon époux ſe croiroit criminel de me ſoupçonner. Mais, Mouſtache, je ne me conſolerai jamais de ce qui s'eſt paſſé avec le Génie, & je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me ſervir avec Tanzaï. Je conçois, répondit la Fée, que les deux choſes dont vous me parlez ſont, pour une perſonne auſſi vertueuſe & auſſi ſincere que vous, ce qui peut arriver de plus cruel ; mais l'une & l'autre étoient néceſſaires ; ne vous en occu-

pez donc plus. Ah Moustache ! repliqua-t-elle, eh le moyen que je ne m'en occupe pas ? Jonquille m'a menacée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs ; & je suis si frappée de la crainte qu'il n'exécute ses menaces, qu'à l'instant même je doutois si c'étoit lui, ou Tanzaï, qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte ? Quand il arriveroit que Jonquille useroit de ce stratagême pour vous voir, reprit la Fée, qu'en couteroit-il à votre vertu ? d'ailleurs, vous ne pourrez jamais que le soupçonner. Ah ! n'en est-ce pas assez, s'écria Néadarné ? Au nom des Dieux ! délivrez-moi de cette crainte.

Je

Je ne puis, répondit Moustache; le Génie, qui vient de sortir de la léthargie où vous l'aviez plongé, au desespoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, & ne se console de vous avoir perdue que par la certitude où il est de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au Prince les craintes que vous inspire Jonquille : soupçonneux comme il l'est, il vous observeroit sans cesse, & vous rendroit malheureuse à force de délicatesse. Il faut cependant que vous haïssiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige ; la nuit derniere, il vous étoit moins odieux. J'ai succombé, repartit la Princes-

ſe, à la rigueur de mon ſort; mais mon cœur, toujours fidele, n'a pas perdu un inſtant l'image de Tanzaï. Il y auroit bien, reprit Mouſtache, quelque choſe à vous répondre làdeſſus; mais une plus longue converſation ſeroit peut-être ſuſpecte à votre époux, & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles ſe rapprocherent des deux Princes, qui, déja les meilleurs amis du monde, diſſertoient enſemble ſur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du Palais où ils étoient logés, lorſqu'un char brillant, & trainé par des Papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaiſante Barbacela. Tanzaï

zaï courut au-devant d'elle, avec d'autant plus de joye qu'il crut en la revoyant tous ses malheurs terminés. Cette Fée embrassa avec tendresse Mouftache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion si long-tems desirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien souffert depuis mon absence, & la Princesse n'a pas été exempte de tourmens. Le Destin irrité de votre desobeïssance, à ma priere enfin s'est calmé : je revois avec plaisir sur vous l'Écumoire enchanté; & si Saugrénutio consent à ce qu'on lui demande, à l'abri des persécutions de Concombre, vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tan-

zaï, que vous veniez à bout de le persuader; il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible : en-vain tout l'Etat s'est armé contre lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen sûr pour le faire obeïr. Mais montez dans ce char, nous allons tout à l'heure être transportés à Chéchian, & c'est là que vous jouïrez d'un plein repos. Tous les amans obeïrent à la Fée, & le char secondant leur impatience, leur fit voir bientôt la Capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joye de Céphaès en revoyant les deux époux. Après bien des caresses, & des questions, la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'absence du Prince, les choses

ſes avoient changé de face. Le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aſpiroit ſecretement à cette Dignité: mais comme elle dépendoit entierement du Roi, il voyoit peu de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile ſur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Ecumoire l'effrayoit moins, depuis qu'il y voyoit attachée une auſſi grande place. Malgré ſa rebellion, il n'auroit pas héſité alors à la lecher, ſi elle n'eût été que d'une groſſeur ordinaire; mais à la honte qu'il trouvoit à ſe retracter, ſe joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui cauſeroit, & la perte totale de ſa bouche. Ces deux motifs étoient les ſeuls

qui l'empêchassent d'obeïr.

Le Roi, qui n'avoit pas de plus cher interêt que le salut de son fils, consentoit à nommer Saugrénutio Patriarche, s'il se rangeoit à son devoir. Un Négociateur habile député par Céphaès au *Grand-Prêtre*, lui avoit fait indirectement des ouvertures sur cette affaire, & Saugrénutio étoit en pour-parler lorsque la Fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit longtems couru que cette Fée l'avoit aimé; & que ce fait fût vrai, ou non, il est certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette sorte de consideration que l'on conserve pour les personnes avec qui l'on a vécu amicalement. Aussi avoit-on été ex-

extrêmement ſurpris quand on ſut que cette Fée l'avoit deſtiné à lecher l'Ecumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faiſoit, à quelque dépit ſecret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplût cependant pas à Saugrénutio, & il ſe rendit à ſes ordres dans l'inſtant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela; je ſai quel eſt le motif qui vous empêche d'obeïr, & d'écouter vos véritables interêts. Je puis, en votre faveur, lever l'obſtacle qui vous gêne. La groſſeur de l'Ecumoire vous effraye; ne la craignez plus, je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des deſagrémens qui vous révoltent contre elle; & j'ai obtenu du Roi qu'il vous

seroit Patriarche, pour vous payer de votre obeïssance. Consentez-vous à ce que je vous propose? Oui, dit Saugrénutio, & dès demain en présence de la Noblesse, & des Sacrificateurs, je lecherai l'Ecumoire, puisqu'enfin *il* en faut passer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement, & le Roi le nomma sur le champ, Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs seuls accuserent Saugrénutio de lâcheté; & ne conçurent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils disoient, vendoit l'honneur de la Religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien da-

davantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de se voir possesseur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas sur le champ lecher l'Ecumoire: il y consentit. Mais la Fée ayant assuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince se vit encore contraint d'attendre; & par le conseil de Barbacela, il passa la nuit éloigné de sa Princesse, à qui Moustache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné avertit Moustache qu'elle croyoit avoir trop répété le secret, & cette généreuse Fée, on ne sait comment, y mit ordre.

Enfin ce jour si desiré arriva. La Fée, le Roi, & les quatre Amans se rendirent de bonne

heure au Temple, où Saugrénutio revêtu des ornemens de sa nouvelle Dignité, lecha l'Ecumoire avec une grace surnaturelle, en présence de la Noblesse, & des Sacrificateurs. Dans le fond de l'ame, il étoit outré de s'avilir à ce point; & pour s'en consoler, il ordonna par son premier Decret, qu'aucun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, sans lecher aussi l'Ecumoire. On imagine aisément que ce Decret ne passa pas sans opposition, & qu'il fut dans tous les tems une source de discorde dans la Chéchianée.

Après cette auguste Cérémonie, chacun retourna au Palais. Barbacela, après avoit assuré les deux époux d'une constante protection, & de l'impuissance

de

de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Ile Babiole. Tanzaï ſe vit au comble de ſes vœux; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne ſe ſouvint plus des allarmes que lui avoit cauſé Jonquille; & la tendre Néadarné perdit dans les bras de ſon époux le ſouvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Mouſtache & Cormoran, après être reſtés quelque tems à Chéchian pour partager les plaiſirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir ſouvent. Céphaès, las de ſa Couronne, la cèda à ſon fils; qui, toujours amoureux, ſe fit le plus d'héritiers qu'il put. Néadarné, ſi elle revit Jonquille, n'en dit rien;

&

& tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample Chronique, finira une des plus extraordinaires Hiſtoires que peut-être on ſe ſoit jamais aviſé d'écrire.

Fin de l'Hiſtoire.